

# Parlons de nos villages...

par **OURTHAM**  
(Charles PIÉRARD)

Fascicule abordant les anciennes Communes  
d'Érezée, Amonines, Mormont et Soy  
*composant, depuis la fusion, l'actuelle*  
**Commune d'Érezée**



# Parlons de nos villages...

par **OURTHAM** (Charles PIÉRARD)

Le premier article ayant pour titre « Parlons de nos villages... » est paru dans les journaux publicitaires « Les Annonces de l'Ourthe » et « Ourthe-Ambève » le 29 janvier 1960. Cette chronique presque hebdomadaire allait obtenir un remarquable succès. Elle s'arrêta début 1973, c'est-à-dire 13 ans plus tard.

C'est M. Charles Piérard (1892-1973) qui en fut l'auteur. Originaire d'Érezée et séjournant souvent dans la région de Lièrneu, il était amoureux de l'Ardenne. Durant sa longue carrière, il fut éducateur. Il termina sa vie à l'École Don Bosco de Woluwé-Saint-Pierre.

Il nous a semblé intéressant de rediffuser partiellement ses chroniques. Evidemment, bien de choses ont changé depuis, mais que de renseignements utiles et que de poésie se dégagent encore de ces textes qui gardent une valeur certaine.

Voici comment, en 1960, était introduite la chronique par M. Jean Petitpas : « À présent, nous voudrions vous parler régulièrement de nos villages et hameaux, de leur histoire, de leurs coutumes et folklore, du patrimoine que nous n'avons pas le droit de galvauder. (...) La chronique « Parlons de nos villages... » vous permettra de mieux connaître les beautés naturelles de chez nous, la terre de tant de braves gens, et de laisser battre votre cœur sur le vieux cœur de l'Ardenne ! »

## AVERTISSEMENT

Les textes qui suivent sont en fait un condensé de ceux parus entre 1960 et 1973... Oui, ces textes ont été « raccourcis », parfois de manière autoritaire, pour ramener leur rediffusion sur ce site à plus de cohésion, de manière à éviter les redites et pour ne pas trop se perdre dans des reprises un peu surannées.

Ces articles, fragmentés et échelonnés dans le temps lors de leur première parution, ont pu souffrir de ce regroupement. Pour obtenir un texte bien structuré et homogène, il eût fallu tout refondre : tâche au-dessus de nos moyens !

Lors de la rédaction de ses chroniques, l'auteur a rassemblé bien des renseignements intéressants sur des anciennes communes de notre terroir, abordant des thèmes multiples, parfois inattendus. Certains sujets, au demeurant importants, ont néanmoins été ignorés ou à peine effleurés.

Plusieurs retranscriptions successives des documents originaux ont favorisé les erreurs.

Par souci d'honnêteté, il était légitime de vous signaler la chose.

Fascicule abordant les anciennes communes d'Érezée, Amonines, Mormont et Soy composant, depuis la fusion, l'actuelle Commune d'Érezée.

## Érezée



« Érezée ! écrit notre ami Arsène Soreil, professeur à l'Université de Liège et qui passa une grande partie de sa jeunesse dans ce charmant village, Érezée ! Racheté, lui, de l'humilité paysanne par son église et ses écoles, un bureau de poste, un tribunal, Érezée nous paraissait digne d'une considération qui pouvait se marquer jusque dans le port de nos voix. Le hasard, vraiment, avait bien fait les choses, guindant là-haut le village maître, le village éclairé, par lequel se reliaient au monde huit hameaux perdus, ignorés de la carte. Huit, y compris le lointain et mal soumis Clerheid, dont les garçons ne savaient pas d'insulte plus cinglante à vous jeter que « mangeur de pain blanc », (naguère « d'pan d'bouldjî »). Il faut s'être ouvert à la vie de nos campagnes, vers 1900, avoir été de petits écoliers tendus vers ce qui pouvait les sauver d'une existence immémoriablement chétive, pour comprendre ce que signifiait alors tenir pour Érezée, monter chaque jour à Érezée. »

Que les temps ont changé depuis l'époque où nous voisinions sur les bancs de l'école avec l'éminent professeur ! Érezée était inconnu des touristes. On n'en parlait guère dans les ouvrages. Jean d'Ardenne cite à peine l'endroit ; de fait, le touriste passait sans daigner s'y arrêter, n'en soupçonnant pas les

attraits. Et pourtant la surprise est grande lorsqu'on se met à parcourir les environs. Des hôtels très confortables, des pensions de famille accueillent chaque année des centaines d'estivants qui viennent se reposer dans les clairs paysages, dans une région où règne un charme aimable, un aspect captivant.



L'église d'Érezée et la place du village avec son étang et ses arbres vers 1900.





★ ★ ★

D'après Tandel, le mot Érezée se décompose ainsi : « Eres-ès-Èe » forme de « heid, heyde » signifie bruyère. « Eres » a-t-il son radical dans er - ar - or = montagne ? D'où bruyère sur la montagne. Si l'on veut dire « Ere - zée » : zée aura la signification de « amas » d'eau, ce qui signifie l'étang (du village) sur la montagne. Ere de arare, désignerait une exploitation rurale près d'un étang, zée.

Voilà une dissertation intéressante, mais c'est l'affaire de compétences.

Érezée, chef-lieu de canton, groupe autour de lui, comme des satellites, un nombre imposant de villages et de hameaux. Ce sont de l'ouest au sud, Aisne-sous-Fisenne, Sous le Bois, Oster, Clerheid, Estinez, Awez, Briscot, Sadzot, Erpigny et Hazeilles. Chacun de ces lieux-dits mérite une visite. Nous y reviendrons.

Érezée est favorablement situé sur une haute colline, dominant à la fois les vallées de l'Aisne et de l'Estinal. C'est le centre d'une région forestière et sauvage, riche en horizons mouvementés. De très loin, on voit l'église au beau clocher ancestral, qui ne manque pas de caractère.



Érezée en 2007.

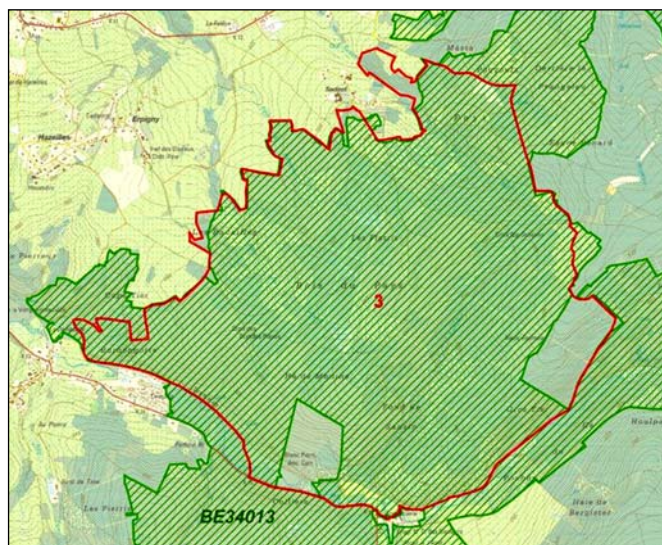
« Érezée s'allonge tout de son long, quasi paresseusement, sur la croupe de son beau mont fait de schiste. Au centre du village, les toits bleus de ses propres maisons et de ses hôtels renommés sont encadrés par la verdure des arbres. Les demeures s'en vont deux à deux sur la blanche route vers l'église paroissiale qui passe la tête, toute curieuse, comme pour mieux voir, par-dessus la belle frondaison des marronniers et des tilleuls de sa « place verte ». Cette église presque neuve est l'œuvre si l'on peut dire, de l'abbé Simon, un enfant du pays, qui fut pendant de longues années, le doyen d'Érezée. C'est dans la nuit du 6 au 7 mars 1940 que cette église fut complètement détruite par un incendie. » (A. Jacoby)

Endroit charmant de la vallée de l'Aisne, avons-nous dit, où la rivière coule au sud-ouest dans un ravin d'une aimable sauvagerie, tandis que vers le nord, au fond d'un étroit vallon déchiré, un petit ruisseau qui fera la joie des peintres et qui porte lui-même un nom qui réjouira les poètes, « l'Estinal » fuit parmi les pierres et les buissons pour aller au hameau de Fanzel rejoindre l'Aisne (commune de Mormont).

L'Estinal, qui s'accroît du « Sadzot », prend sa source vers les hauteurs du « Bois du Pays », une espèce de forêt jadis très étendue, d'où il descend par un large ravin s'évasant à son origine, côtoie ce ravin par la route qui serpente longuement en se surélevant et qui conduit à Manhay. Cet endroit est d'une âpreté et d'une sauvagerie remarquables.



Sur la bordure, au pied de la forêt, l'Estinal étale ses eaux basses, s'infiltre profondément dans les terres, parmi les jets pressés des aulnes aux larges feuilles rêches, les frênes élégants allongeant les dentelles régulières de leurs palmes. La forêt du « Bois du Pays » aborde aux premières maisons de Briscot (Érezée). Elle s'étend à perte de vue dans la direction de Grandmenil, Manhay, Dochamps, Fanzel, Mormont, etc. Dans cette vaste étendue boisée, presque toutes les essences forestières sont représentées, croissant et se multipliant, se mêlant, s'entraînant et s'étouffant dans un inextricable désordre. Pourtant, suivant l'altitude et la nature du sol, chaque espèce a son domaine où elle prédomine.



Plan du Bois du Pays.

Les peupliers, isolés ou par groupes, pareils à une armée de géants marchant à la débânde, debout dans leur cotte de mailles verte et balançant au vent leur haut et frissonnant panache, suivent toutes les sinuosités du cours d'eau, en dessinant au loin les courbes et les lents retours. Près d'eux, les trembles, au moindre souffle d'air se hérissant de la base au faite et faisant pâlir leur verdure, montrent l'envers blanchâtre et duveteux de leur feuillage lustré.

Puis, s'éloignant des rives, les ormeaux dans des attitudes pénibles et douloureuses, projetant leurs branches, les charmes puissants et les érables élancés commencent l'assaut des premières pentes. Le bouleau se glisse parmi eux, trahi par la blancheur de son écorce tachée de nodosités noires. Les branchages de tous ces arbres forment, en s'entrecroisant, des voûtes ténébreuses.

ses que le soleil parvient à peine à traverser de quelques barres de lumière. Sous leur ombre, des moissons de fougères enchevêtrent leurs découpures ; plus loin, un gazon dru tapisse le sol, piqué de violettes, de petites pensées aux teintes pâles, de clochettes bleues et de boutons d'or.

La mousse s'incruste au pied des troncs, envahit leurs rugosités.

Les « Bois du Pays », dans leur solitude ombreuse, sont très giboyeux. Les sangliers abondent, et le soir avons-nous vu souvent briller des feux que les paysans allument pour éloigner les fauves. Les cerfs et les chevreuils errent et paissent en liberté, vont par bandes s'abreuver aux bords de l'Estinal, puis, au moindre signal d'alarme, effarés et rapides, s'enfoncent de nouveau dans leur retraite.

À cette partie de la forêt, des régions désolées et presque stériles succèdent. Là, parmi les touffes espacées de houx et de genévriers, les pins, par bouquets détachés, et les racines à nu pendent au flanc des collines, secouant au vent leur forte odeur résineuse. De vastes champs de bruyère se déroulent à l'infini ; et, sur leur terne uniformité, seuls quelques buissons de genêts font éclater leurs fleurs jaunes.

... Plus haut, la forêt reprend. Les châtaigniers, aux troncs énormes, aux branches gigantesques, tendant parmi les longues dentelles de leurs feuilles, la coque épineuse de leurs fruits, marquent par enjambées immenses ces nouveaux pas en avant.

Puis, vient l'armée innombrable, compacte, serrée et touffue des chênes et des hêtres. Là, trône le roi des forêts, robuste, lent à venir, enlaçant peu à peu le granit de ses racines tenaces, debout sur un fût inébranlable, et portant sur ses branches tordues et nerveuses, semblables aux bras d'un athlète où saillent les muscles, la parure légère de ses feuilles aux bords festonnés que l'hiver jaunit d'une rouille de fer, et que l'été fait reverdir. Ses dépouilles annuelles jonchent la terre, y servant de fumure et d'abri aux jeunes pousses qui, quelque siècle plus tard, remplaceront l'aïeul et en perpétueront la race.

Les chênes s'espacent entre eux, comme jaloux de leurs droits, cherchant à étendre leur ombre, à accaparer le plus d'air et de sol possible. Dans une mêlée plus fraternelle, les hêtres, par bataillons nombreux, les escortent. Masse obscure, plus humble, vêtus de leur beau feuillage aux nervures sanguinolentes dont, chaque matin, sur ces hauteurs, le brouillard nocturne retombant en fine rosée fait la toilette ; ils représentent le gros de l'armée. Ils se détachent par cantonnements, courent à l'aventure dans tous les creux des soulèvements calcaires, noircissant par endroits tout un versant de la montagne, la vêtissent de la base au sommet d'un écroulement de feuillage sombre.

Ainsi va la forêt du Bois du Pays.

Le « Bois du Pays » change d'aspect à chaque pas ; il est riche en promenades. Il y a là pour ceux qui aiment les paysages sylvestres de quoi se réjouir.



Le Bois du Pays (image du site [www.luxembourg-belge.be](http://www.luxembourg-belge.be)).

Là-haut dans les solitudes immenses, inconnues au pas des hommes, sous les rafales glaciales du Nord, les patriarches de la forêt, les vieux sapins inclinent tristement vers le sol leurs funèbres rameaux.

Nulle fleur ne se relève à leurs pieds. Ils ne connaissent que les bonds des écureuils, les vols furtifs des corbeaux. Les nuages glissent sur eux, déchirent leurs voiles à ces milliers d'aiguilles dont ils hérissent leurs branches, les pénétrant de leur froid vif.

« Ils rêvent l'hiver, ensevelis sous leur fourrure de neige, durant les nuits sans fin où la lueur blafarde éclaire la montagne. L'été même ne les réchauffe pas. Ils pressent leurs colonnes semblables à des piliers de cathédrale, et gémissent sans cesse sous le vent, avec de longs soupirs d'orgues plaintifs, levant leurs branches vers le ciel en un geste de désolation, désespérés d'être séparés du reste du monde, de vivre inutiles aux autres et à eux-mêmes... » (A. Hardy)

Des hauteurs, le regard découvre des villages gracieusement groupés au flanc des collines ou épargnés dans les fonds herbus. À l'horizon, vers les Hautes Fagnes, un amphithéâtre de montagnes trace dans les lointains, de nouvelles lignes. Tout concourt à composer un prestigieux tableau aux contours reposants.

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce grand bois était exploité par la noble famille d'Ursel ; mais les communes voisines (par tolérance) pouvaient parcourir cette haute futaie, chênes et hêtres pour y faire pâturer le bétail, y ramasser leur bois de chauffage et même y prendre, moyennant autorisation, tous les chênes nécessaires à la bâtisse.

Cet état de choses perdura pendant un très grand nombre d'années. Après ce laps de temps, un différend s'éleva entre lesdites communes et le duc d'Ursel, et il s'ensuivit un procès qui dura pendant près de trente ans et qui se termina par le partage dudit Bois du Pays, entre les communes pré-indiquées et la famille d'Ursel. Plusieurs de ces communes ont vendu le lot qui leur fut attribué. Certaines autres possèdent encore leurs parts et peuvent avec le rapport de celle-ci exécuter des travaux utiles, et comme on dit vulgairement, nouer facilement les deux bouts.

Oui ! il y aurait beaucoup à dire sur le « Bois du Pays » changeant d'aspect à chaque pas, avec des éclaircies, des clairières, des parties sévères, d'autres riantes et découvertes où, près des noisettes sauvages, sous l'ombre grêle des merisiers, les fraises rougissent au soleil, les framboises étalent leurs fruits de pourpre. À mesure qu'on s'élève, on entend de tous côtés sourdre les sources cachées. Par des fissures moussues, l'eau suinte goutte à goutte ; plus loin, elle se détache par nappes de rochers, tombe en cascates, se perd et disparaît sous les arbres et les hautes herbes, se divise en minces filets qui vont au loin grossir le cours de l'Estinal et de l'Aisne.

Nous sommes certes bien incomplet dans notre description... Il est dans ce coin prodigieux de notre Ardenne, tant de choses à découvrir, des plaisirs continuels...

\*\*\*

En amont d'Érezée, ce sont les fonds de l'Aisne, envahis par la forêt et la solitude qui y règne. Voici le hameau perdu de Forge à la Plez qui s'abrite sous les frondaisons épaisses des immenses Bois du Pays. En aval, la vallée s'élargit. À Amonines, Blier et au Pont d'Érezée, elle devient riante ; des prés ourlent les rives, des collines vertes s'arrondissent. Dans ces clairs paysages règne un charme aimable et reposant, et ceux-ci sont en même temps d'une grandeur saisissante. Les lignes des montagnes et le creux des vallons s'y dessinent précis sous le soleil d'été.

Les environs sont attrayants. Des forêts de hêtres et de sapins. Des bruyères pourpres d'ajoncs et de fougères. Des taillis aux enfoncés crépusculaires, où jaillissent de loin en loin des troncs blancs, des bouleaux échevillés, des crêtes frangées de verdure,





des côtes fauves, des versants touffus aux teintes sévères, donnent une diversité vivante et rare dans ce coin de notre chère Ardenne.

D'après les notes d'un ancien instituteur d'Érezée, que nous avons recueillies, nous lisons : « que le sol d'Érezée a les caractères du sous-sol schisteux d'où il provient. Sur les hauteurs d'Érezée, d'Oster, de Clerheid, le sol est schisteux. Dans les forêts d'Estiné, d'Awez, de Briscoll et même vers le plateau d'Erpigny, le sol schisteux, à certains endroits, comme à Briscoll, est plutôt argileux. Cette terre schisteuse est relativement fertile, elle est assez meuble et parsemée de petites pierres tendres de schiste. Elle se gorge rapidement d'eau, mais se dessèche très vite. Dans la partie argileuse de la commune, on trouve une terre plus lourde, plus humide, durcissant fort en se desséchant ; le degré de fertilité est sensiblement le même.

» La carte géologique de la commune jointe au travail, donne la matière et la position des différentes zones naturelles du sous-sol. »

Le canton d'Érezée est limité au nord et au nord-est par la province de Liège ; à l'est par le canton de Houffalize ; au sud par le canton de La Roche ; au sud-ouest par le canton de Marche ; à l'ouest et au nord-ouest par le canton de Durbuy.

La superficie du canton est de 21.000 hectares environ pour une population qui atteignit 8.000 habitants environ. Mais dès 1910, on n'en compta plus que 7.173 et en 1951, 5.959, d'où perte nette : 1.214 habitants ; nous ne possédons pas de statistiques plus récentes.

Au 31-12-1950, la commune comptait 857 habitants. Si nous remontons plus haut, nous enregistrons : en 1815, 710 habitants ; en 1840, 715 ; en 1889, 795 ; en 1910, 870 ; en 1932, 848 ; en 1948, 848 également ; en 1949, 864.

L'altitude est de 335 mètres et atteint graduellement 400, 450, 500 mètres sur les hauteurs voisines, de 640 mètres à la Baraque de Fraiture, distante de moins de trois lieues.

\*\*\*

Sous la domination française, Érezée appartenait au département de Sambre-et-Meuse et comptait 17 villages ou hameaux. Le canton comprenait 13 communes en 1819 et appartenait au 5<sup>e</sup> district de Marche ; en 1822 au quartier de Marche ; en 1828 au canton de Barvaux, et la superficie d'alors était de 1.970 hectares.

Distances : 19 km de Marche, 11 de Melreux, 4,5 d'Amonines, 1,5 de Barvaux, 13,5 de Durbuy, 16,5 de Grandhan, 8 de Grandmenil, 10,5 de Heyd, 6,5 de Mormont, 5 de Soy, 7,5 de Wéris. La station de chemin de fer la plus proche est Melreux. Un service d'autobus est organisé dans diverses directions.

Le canton est compris tout entier dans le bassin de l'Ourthe. Il y existe une multitude de ruisseaux, le principal est comme on le sait, l'Aisne, dont nous allons parler.

Les productions diverses : la tourbe (moins que jadis sans

doute), les pierres à bâtir, le calcaire (dans la commune de Soy), les poudingues remarquables d'Érezée, les sources ferrugineuses de Harre (qui appartient au canton), les productions agricoles habituelles très pratiquées. Et dans ce pittoresque village d'Érezée, l'industrie hôtelière y est prospère.

À citer parmi les communes du canton : Érezée, Amonines, Beffe, Grandmenil, Harre, Mormont, Odeigne, Vaux-Chavanne, Dochamps, Malempré et Soy.

De tous les points, des routes mènent à Érezée, qui se trouve ainsi au centre d'une réunion de plusieurs villages souvent très éloignés. À la vérité, on rencontre encore des chemins primitifs, mais leur pittoresque est bien fait pour y mieux retenir le touriste en quête d'émotion.

\*\*\*

Le vallon de l'Estinal a un caractère intime. Le ruisseau dévale du « Bois du Pays » par des ravins profonds et sinueux, passe au pied de Clerheid (prononcer Clerhé), baigne des prés où la féerie du printemps met une parure unique. Des milliers de fleurs aux colorations vives envahissent le site, y apportant fraîcheur et gaieté. Au fond de ce décor de pastorale, le clocheton grêle de la chapelle de Briscoll émerge de la verdure et, au sommet de la côte, se dresse le dôme de l'église d'Érezée.

« Le paysage, selon le guide Cosyn, change à chaque pas, tout en conservant un aspect accueillant. Le long promontoire qui sépare l'Aisne de l'Estinal constitue la partie la plus pittoresque de ces environs. Les promeneurs iront découvrir la source de l'Estinal sur les hauteurs du « Bois du Pays » ; le vallon en cet endroit conduit vers une sorte de cirque très pittoresque.

C'est la suite d'un autre ruisseau, le « Trou du Loup », et rejoint le « Laleris » au chemin d'Estiné ; il poursuit vers Mormont à 2,3 km et finit parmi les pierres et les buissons pour aller au hameau de Fanzel rejoindre l'Aisne. Son parcours total est de 4,1 km. Nous avons trouvé l'orthographe « Lestinalle ». Érezée se trouve de la sorte enserré entre ces deux rivières.

L'Estinal a donné son nom au hameau d'Estiné. En venant d'Érezée, le plus charmant et pittoresque chemin dénommé « les Crétales » y conduit. On écrivait « Estinezé » en 1793, à l'époque où il y existait 9 maisons, dont 3 de première classe, 1 de 2<sup>e</sup>, 5 de 3<sup>e</sup>. Tandis qu'en 1891, on comptait 56 habitants, 16 maisons, 16 feux, 15 granges, 22 écuries.

Estiné est l'opposé de l'Ouest, écrit E. Tandel. « Inez » est une forme de « inies, ignies, igny » qui veut dire habitation, demeure à l'est par rapport à d'autres localités.



Outre les « Crétales » et en raison de la forte dépression du terrain, plusieurs chemins rapides aboutissent à ce hameau calme dans toute la forme du terme. Les habitants de l'endroit vaquent à leurs occupations agricoles sans trop de soucis et loin du mouvement tapageux des grand-routes. Les touristes ne dédaignent pas ce coin sans fantaisie, suivent l'Estinal par les fonds herbeux.

Une vieille chapelle a été construite à l'ombre d'opulents tilleuls, à un petit carrefour où existe le chemin vers le

« Prangeleux », construite dit-on, à la suite d'une promesse faite par un combattant de retour des batailles de la Grande Armée de Napoléon en 1815.

Nous trouvons le nom de Léonard d'Estinay alias d'Estiné qui fut curé d'Othée en 1587-89.

**Mastat** - On parle d'une section de la commune d'Érezée qui n'a pas toujours été habitée. Il s'agit de Mastat, avec une habitation, 4 habitants d'après un relevé de 1891, une ferme isolée suivant l'étymologie. Mastat vient de « mas, meis » et tiré de « mansa, mante » ou métairie. « Ta » veut dire source, rivière.

On pourrait citer aussi le « Prangeleux », une petite oasis reposante avec ses trois habitations.

**Oster** - Ce hameau, qui jadis appartenait au diocèse d'Ouffèt, paroisse d'Érezée, domine le lieu-dit « Nallogne » et de là on découvre un panorama vaste et très accidenté, particulièrement sauvage.



Oster possédait 5 maisons en 1777 et on comptait 9 laboureurs, 1 charron. En 1793 : 13 maisons.

Le mot « Oster » veut dire « Orient ». De là, on pourrait l'appeler « le village de l'Orient » relativement à d'autres endroits.

Pas bien loin, on peut monter au belvédère d'Érezée, et prendre corps agréablement avec les horizons boisés, avec tout le mystère d'une région pittoresque. De ce hameau — qu'il ne faut pas confondre avec Oster près d'Odeigne —, on jouira en effet d'un très beau panorama sur toute la vallée jusque Fanzel et on pourra admirer tous les sommets environnants. À voir : les rochers de Sawheux.

**Fanzel** possède une ferme-château du XVI<sup>e</sup> siècle. Les amateurs de belles promenades auront la faculté de continuer dans la direction de Deux-Rys, dans le bois de Harre, le château et ses cascades, Fays et ses sources, l'église de Saint-Antoine. Cela représente par mal de kilomètres.



Les « Guides Cosyns » renseignent l'intéressante excursion à Fanzel par le chemin « Fontaine à l'huile » (c'est le nom qui a dû être donné, dans le temps, à une source ferrugineuse).

Laissant Fanzel derrière lui, le promeneur remontera la route de l'Estinale jusqu'au chemin de « Fontaine au stoc », nom d'une ferme isolée située sur la gauche. Ce chemin pénètre bientôt dans les taillis de « Baudrissart », mais de peur de s'égarer, on s'engagera à l'entrée du bois, sur le petit sentier qui ramène au pont rustique sur l'Estinale et qui se prolonge jusque Érezée.

**Sadzot** prend son nom au ruisseau qui coule dans les parages. Le « Sadzot » prend sa source dans le Bois du Pays ; son parcours atteint un peu plus de 1 km. Embouchure dans le « Trou du Loup » à Briscole.

Le hameau de Sadzot se tient modeste et respectueux à l'écart du grand chemin. Aucune complication dans ce petit coin perdu, étalé à mi-côte du plateau du « Pierry » à l'orée du « Bois du Pays », cette immense forêt qui aboutit à proximité de la route de Liège à Houffalize.

Il y a de cela plus de vingt ans, par une journée incomparable de fin d'août, au moment où le déclin de ce mois plantureux s'accroît sensiblement aux fraîcheurs du soir et du matin, qui a son charme agreste et piquant, il nous a été donné d'affronter l'ascension du joli hameau de Sadzot.

Journée pleine de paresse et de moiteur. Nous allions par des chemins dorés de soleil, ou par des sentiers encaissés entre des haies vives où les noisettes et les mûres alourdissent leurs trochets et leurs grappes, à travers champs même, enjambant un ruisseau, pataugeant dans un sol détrempé, sans que nos guides complaisants n'aient songé un instant que nous, citadins, n'étions pas équipés pour une telle randonnée.

Mais voici Sadzot, notre incomparable hameau. Ici, aucune complication en cet endroit étalé au pied des plateaux, à l'orée du Bois du Pays, ainsi que déjà écrit.

Essentiellement agricole, il a de jolies maisons. En été, des jardinets où abondent les dahlias, les capucines, les immortelles, les reines-marguerites, où mûrissent les melons et les concombres, où se développent à foison les meilleurs légumes.

Propret, un petit air cossu, Sadzot conserve de date immémoriale son décor champêtre, où tous les habitants poursuivent l'existence obscure, calme et traditionnelle de leurs ancêtres.

Toutes les portes sont ouvertes aux passants et on devine dans ces foyers une propreté méticuleuse. En y entrant, on se sent conquis. C'est avec le même sourire que l'on vous accueille, c'est avec la même clarté amicale que l'on s'entretient avec vous.

Nous avons passé quelques belles heures parmi ces vestiges intacts et sublimes, au sein d'un paysage toujours beau et enchanteur, que tout ce qui vous entoure vous devient familier. C'est un centre de promenades.

Suivez, par exemple, un sentier à peine frayé qui vous mène à la Croix Sainte-Jeanne ou Sainte-Jehenne dit-on encore, et le plus beau spectacle s'offre à vos yeux ; de lointains villages se détachent imprécis. Ça et là, des taches blanches annoncent la présence du bétail paissant dans les pâturages. Des coupes boisées s'étagent et s'enchevêtrent. Les creux des vallons, l'opulente beauté des terres, la radieuse et changeante beauté des jeux d'ombre et de lumière que réalise sur tout cela le beau soleil d'août et le feuillage,

Devant nous, au Nord, Clerheid, majestueusement perché sur un haut plateau et comme une forteresse imprenable, défie les alentours.

À ses pieds, l'Estinale baigne les prés, et l'été y met une parure unique.

Awez, qui dort nonchalamment. Au bord de la grand-route, Briscole émerge de la verdure, ainsi que le clocheton grêle de sa chapelle. Le Baudrissart complète au Nord ce point de vue.

Oster, Érezée, à l'Ouest, au sommet de la côte, Erpigny, avec son château-ferme, berceau d'illustres familles. À l'Est et au Sud, l'étendue immense du Bois du Pays.



Quittant la Croix Sainte-Jeanne, pénétrons plus avant dans la forêt. Voici une hutte archaïque qui, dit-on, a son histoire, puis un chalet de chasse d'allure moderne.

La Croix des Tourneux, à l'ombre protectrice des arbres et enveloppée de légendes. Et d'autres croix encore ayant connu les épreuves du temps, les larmes de la pluie, les morsures du gel, les baisers du soleil.

Mais le soir tombe; abrégeons notre promenade, rentrons. Dans le ciel idéalement pur, près du croissant auguste de la lune, une étoile vient d'apparaître. En bas, vers Briscole, les lignes et les couleurs se fondent peu à peu et disparaissent sous la grisaille crépusculaire.

Nous nous séparons des hôtes qui nous accueillirent si aimablement, et gardons un souvenir profond de l'excursion à Sadzot.

Un grillon chante dans l'herbe du talus, et du plus transparent des ciels d'été descend le calme divin du soir...

## DÉPENDANCES

**Le Prangeleux** - C'est un lieu-dit, mais en cet endroit il y a néanmoins trois maisons, que l'on peut atteindre au départ d'Estiné vers Clerheid, ou de la route d'Érezée vers Briscole, à gauche.



*Le Prangeleux.*

L'Estinale rejointe là en amont, y prend ses aises, un court moment, entre deux berceaux d'aulnes. Aux grands jours chauds, quand son étiage est au plus bas, elle abandonne même au Prangeleux, un rien de grève.

Arsène Soreil, l'éminent écrivain qui connaît bien l'endroit, écrit ce qui suit: «De mon Prand'jeû, si je ne me trompe, voici le mot: d'abord il y a «leû», correspondant wallon de loup, et correspondant fantastique, si je l'entends selon ma pensée proche des premiers émois. À une heure de ma vie où je ne savais pas plus «lou que cou» et où le coucou, par exemple, je l'ai noté ailleurs, m'apparaissait comme une voix errante, une voix sans corps, la voix des «grands bois assoupis», ces mêmes bois et, plus généralement, les lieux écartés, les clairières trop calmes, aux avenues obliques, à demi-jours, mouvants, avaient, pour moi, comme un regard partout présent et observant! Peut-être enfant songeur sans défense contre les inspirations paniques naturelles aux campagnards, ai-je relié d'emblée mon «Prand'jeû» à la toute voisine «Ile des Bélins» où personne ne m'avait encore instruit à comprendre, au lieu de «bois du beau loup» (bois des bouleaux).»

**Aisne-sous-Fisenne** qu'on dénomme aussi «Aisne sous bois», une dépendance d'Érezée qui s'étale dans la vallée de ce nom. Au bord du talus, le moulin à eau qui rappelle encore, après bien des années, la mort affreuse de son meunier, déchi-queté par la meule homicide. Un joli pont nous invite à pousser une pointe jusque «Sous le Bois» où quelques chaumières s'abritaient dans le schiste sous la futaie du thier de Nallogne dont les rochers sont réellement curieux.



*Le moulin d'Aisne-sous-Fisenne.*



*Jean Hesbois, le protecteur des lieux dans son musée de la meunerie.*

Aisne, Aisna, Isna, vient de «is» et «na» signifiant ruisseau. De temps immémorial, il n'a jamais existé qu'une maison en ce lieu, elle est signalée en 1793 déjà. Un recensement de 1891 a enregistré 4 habitants, 1 grange, 2 écuries.

C'est un émerveillement que ces promenades le long de l'Aisne, cette rivière capricieuse. Malgré que nous y sommes passés à de nombreuses reprises, nous ne pouvons cacher chaque fois notre admiration devant ces coins charmants de verdure, et les fougères géantes et les arbres touffus se mirant dans les eaux limpides.

L'Aisne prend sa source près d'Odeigne, à quelques kilomètres en aval de la Baraque de Fraiture, pour préciser: à la «Tourbière du Pays». Après 3 km de parcours, elle atteint la «Fange de la Goutte» et à 4 km se situe au confluent du «Fait de Folie du dessus la Heid». Passe à Dochamps, Forge à l'Aplé, un coin du territoire de Grandmenil, Amonines, Blier, puis au Pont d'Érezée; jusqu'ici l'Aisne a parcouru 17,3 km.

Le «Guide Cosyn» déjà cité recommande une promenade vers Aisne. De la place de l'église d'Érezée, descendre au bois de Nallogne par le vieux chemin. Au-delà de la rivière, le taillis s'ouvre sur la droite et un chemin, creusé dans le versant de la montagne, vous conduit au moulin, offrant à chaque pas un coup d'œil ravissant sur les grasses prairies de la vallée et sur les rubans de route enjaçant les coteaux de Bronhey. Goûtant un instant l'ombre fraîche des saules, nous prenons le chemin creux d'Oster à droite. Nous passons à «Sous Bois», coin paisible plongé dans la verdure et la solitude. Nous passons à proximité d'énormes quartiers de roc, qui doivent être des pierres erratiques (c'est-à-dire entraînées par les glaciers). Leur poids énorme et leur étonnant équilibre faisaient croire aux anciens

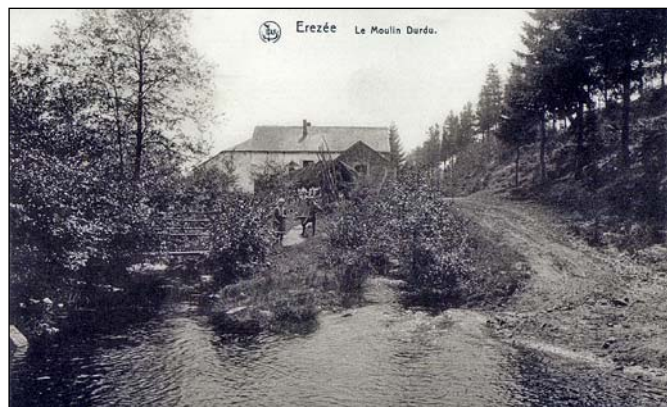


du pays que le diable lui-même les avait apportées là sur ses épaules. Nous entrons dans une sapinière. Remontons par le chemin de droite, vers le sommet du bois, d'où nous apercevons bientôt le clocher d'Érezée au sud. Cette promenade exige deux heures de marche.



La rivière l'Aisne fait la séparation à l'ouest d'Érezée, de Soy et de Wéris.

Signalons encore le moulin Durdu, donnant au paysage une note gaie et animée. Dans ces parages, un fouillis de ruisseaux, de sentiers tortueux et des routes superposées entre lesquelles s'enchevêtraient l'ancienne ligne du tram vers Melreux, aujourd'hui l'autorail ou autobus. Réseau pittoresque qui disparaît brusquement en un coude formé par un pli du terrain, en haut duquel s'étale en longueur le ravissant hameau de Fisenne.



Mais revenons au «Moulin d'Aisne».

A. Jacoby, avec lequel nous avons eu l'occasion de correspondre souvent, écrit ce qui suit : «Là, m'a conté un jour, Remy des Hoursinnes, autrement feu M. l'abbé Debry, curé de Petithan, vivait il y a une quarantaine d'années le vieux berger. C'était un vieillard court et solide, à la face anguleuse et comme taillée à la hache, qui était de toutes les manifestations, de tous les pèlerinages du pays.

» Natif de la Haute Ardenne, où il avait, dès le bas âge, porté la houlette et commandé à une nombreuse horde de moutons, il avait conservé de ses méditations solitaires, un esprit vif et curieux, un verbe étincelant, affiné, malin ; malgré ses 85 ans, il vous avalait des kilomètres de son pas cadencé, n'avait jamais usé du tram ni du train de peur de la dépense ; coiffé d'un vieux «melon», il portait toujours le long sarrau de toile bleue pendant sur des guêtres d'étoffe grise ; un noueux bâton retenu au poignet par un lacet de cuir ; le parapluie en bandoulière, quelque temps qu'il fit.

» Il avait la réputation d'être sorcier et pour cause : il connaissait des propriétés de la digitale, de la camomille, du plantain, de la jusquiame, de la belladone, de l'aconit ; il gardait le secret de ses nombreuses gardes, c'est-à-dire de certaines pratiques ou formules magiques destinées à préserver les troupeaux des maladies naturelles ou soi-disant produites par des maléfices.

» Il me livra un jour avec mille précautions oratoires, le secret infailible d'arrêter un essaim d'abeilles : en plaçant la main sur l'arbre ou la branche où je désirais le voir se poser, dire une invocation à saint Jean le Précurseur et aux saints Rois Mages, dont j'ai oublié les termes. Bref, notre vieux berger de Sous-les-Bois était une figure intéressante de la vieille Ardenne.»

Disons encore, qu'à Sous-les-Bois, au milieu des prés, se dresse une grande métairie de pierres dont la construction remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui, il y a quelques années, était la grande richesse de l'endroit.

**Briscol** - Le hameau de Briscol se trouve sur les bords de la route conduisant à Érezée (3 km à l'est de l'église) et vers Grandmenil-Manhay à l'entrée du «Bois du Pays». C'est le point le plus éloigné de la commune, qui a une superficie de 1.959 hectares.

Briscol comptait 10 maisons, 11 laboureurs en 1727. En 1891, 44 habitants, 13 maisons, 13 feux, 9 granges, 12 écuries.



Le village de Briscol en 2014.

Que signifié le mot ? Col : tête ou sommet ; bri, bria : métairie. Le sens de Briscol est : ferme sur la montagne.

Lorsque nous nous reportons par la pensée aux débuts saisissants et troublants de ce tragique mois d'août 1914, ce sont des souvenirs glorieux espoirs qui surgissent nos esprits, des images de victorieuses allégresses qui se présentant à nos yeux éblouis, mais aussi des faits sans nom, des carnages inqualifiables survenus par la volonté de Huns modernes. Briscol... le village tragique connu des heures d'angoisse à jamais gravées dans le cœur des paisibles habitants.

Nous donnerons des détails ci-après.

**Erpigny** - Ce mot avec «gny» se rencontre souvent : voyez Tavigny, Bovigny, Montigny, Ligny, etc. Quelle est l'étymologie pour Erpigny, un hameau que le touriste ou le promeneur rencontrera avec plaisir, un hameau derrière ses houlles de pins, de houx et de bruyères, de l'Ardenne souriante et rêveuse ?

Erpigny : nom propre. Erpo et Erfo. La terminaison «igny» est le signe de demeure, habitation (en gaulois).



Ainsi que nous l'avons fait pour d'autres dépendances de la commune d'Érezée, nous relevons 19 maisons en 1727, 17 laboureurs, 1 personne de 2<sup>e</sup> ordre, un marchand tenant boutique, 1 cordonnier, 1 taillandier, 1 personne hors d'état de gagner sa vie.

En 1691, on compte 70 habitants, 21 maisons, 21 feux, 13 granges, 23 écuries.

Un vieux souvenir d'Erpigny, c'est une ferme-château pourvue de tourelles et d'une chapelle castrale. Elle fut bâtie par Henri de Martini sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la chapelle vers la même époque; on y rencontre un vieux portrait peint, qui serait celui de la personnalité en question. Chaque semaine dans le dite chapelle, on y célèbre une messe de fondation.

Plusieurs membres de cette noble famille furent seigneurs de My et de Bierloz. Des Martiny, originaires du Luxembourg, furent ennoblis le 6 novembre 1698.

En visitant le château, on peut lire sur la face d'une cheminée, cette inscription gravée dans la pierre: «Immaculata Virgo / Monstra te esse matrem / Succure cadenti / Henrico de Martini. / Vive la foy et l'ordre de la conception immaculée de Notre Dame.»

Cette vieille demeure est aujourd'hui, croyons-nous, encore la propriété de la famille Collin-Lizin.

★ ★ ★

M. Arsène Soreil, natif de Rendeux et qui passa une partie de sa jeunesse à Érezée, y fit ses premières classes; «Les Crétales» et «So lès vîs Prés» signifient quelque chose pour ceux qui l'ont connu. Il parle de ce petit coin d'Erpigny dans son œuvre du terroir «Dure Ardenne».

Il écrit poétiquement: «Arligny, hameau invisible là-haut, très loin, sur quelque'un des mamelons couleur de suie et pareils à d'immenses chapeaux de bûcherons, que nous apercevions chez nous: Arligny, où j'avais un cousin dont la mère me faisait mettre les culottes; Arligny, où était morte naguère l'importante personne: «mi matante d'Arligny», jadis bonne chez des Moncheûs de Liège et revenue vivre dans ce quelconque hameau. Elle tranchait sur les bonnes femmes de par là, avec ses crinolines invraisemblables et son grasseyement distingué. Quand ma mère parlait d'Arligny, il était rare que le fil du récit n'amenât point sur ses lèvres le nom de Virginie. Alors je redoublais d'attention et de curiosité.»

Quel que soit l'endroit où vous vous trouvez à Érezée, on jouit de vues admirables. D'Erpigny, c'est la vallée de l'Aisne, le village d'Amonines et le château de Blier qui semble accroché au flanc de la montagne. C'est un fouillis de sentiers, des horizons où luisent des villages blancs, des forêts sombres qui s'étendent parmi les champs et les bruyères.

Une promenade pédestre parmi bien d'autres est celle d'Erpigny à Forge à la Plez, qui demande une demi-journée.

Du vieux château, dénommé aussi «le fief des oiseaux», on prend à droite vers le Bois du Pays. Au carrefour des trois chemins (croix), choisir celui du milieu, il descend vers la gauche et offre des échappées très agréables. On atteint Forge à la Plez, située sur l'Aisne. Une route venant de Lamorménil, rejoint celle de Dochamps et nous ramène par la rivière à Amonines, Blier et Pont d'Érezée, point central de la vallée où s'arrête l'autobus en direction de Fisenne, Soy, Melreux.

**Awez** - Autre hameau situé entre Estiné et Brisco, avec quelques métairies et son pittoresque moulin que faisaient tourner les eaux rapides du «Cleiris».

Wez est un terme très ancien; on rencontre aussi «wé», il viendrait du celtique et signifierait «gué», (passage d'eau), et Awez effectivement se trouve dans le voisinage d'un ruisseau. Le gué, dont le rôle était capital aux époques où les ponts étaient rares, nous offre des résidus du gaulois, «ritos».

À Awez, on enregistrait 38 habitants en 1891, 10 maisons, 10

feux, 9 granges, 10 écuries.

Comme toute la commune d'Érezée, paysage forestier et sauvage, agriculture et élevage du bétail.

**Clerheid** se trouve en face de Brisco au nord de la route qui traverse le «Bois du Pays» en forte montée vers Grandmenil. Ce hameau est majestueusement perché sur un haut plateau et, comme une forteresse imprenable, défie les alentours. C'est un excellent poste d'observation pour les touristes. De là, en effet, écrit A. Jacoby, on a des vues superbes dont on porte les regards à plus de vingt kilomètres à la ronde et à ligne droite on peut voir Maffé dans le pays de Ciney. À gauche, c'est le «Bois du Pays», souvent cité, qui fait comme une haute palissade à ce cirque de montagnes. Sadzot et Brisco, Awez et Estiné semblent tous les quatre descendre dans la vallée pour rivaliser de politesse, tandis qu'Erpigny laisse voir le clocheton de sa chapelle castrale.



Le village de Clerheid.

Il y a ici quelques vieilles fermes. En 1793, on comptait 17 maisons, 15 laboureurs, 5 charrons, 1 menuisier, 1 taillandier, 1 tisserand. En 1891: 156 habitants, 37 maisons, 33 granges, 40 écuries.

Clerheid dépendait du décanat d'Ouffet en 1793.

Clerheid (cler), vient de «clarus» signifiant clairière. Heyd est une bruyère. Sens du mot: «terrain vague à découvert».

Le hameau dépend de la paroisse d'Érezée, ce qui le situe bien loin, pour permettre à ses habitants d'accomplir leurs devoirs religieux. Il y a bien Brisco, au bas d'une descente pas trop longue, mais on y célèbre la messe le dimanche seulement.

**Hazeilles** - On rencontre l'orthographe «Haseille». Hazeilles voisine avec Erpigny et est typiquement ardennais. Il s'étale sur le plateau.



Le village de Hazeilles.

En wallon «Hazaye», dont les «hayes» (ardoises), écrit mon ami A. Soreil, soulevées par un vent éternel n'en finissent pas de claquer pour mon ouïe intérieure. «Les mots, a-t-on dit, aiment



à se laisser séduire par le premier patronyme venu qui coupe leur voie...»

Hazeilles: Ha, Hat, indique élévation. Seilles vient de silva, donc haute forêt.

L'altitude en ce lieu est de 385 mètres. Il paraît qu'il y'existerait une vieille voie romaine. C'est à deux kilomètres au sud d'Érezée. De la plus haute colline, on a des vues magnifiques sur le chef-lieu du canton et plus loin sur Oster qui, ne se cachant plus derrière un rideau d'arbres, se laisse voir à présent tel qu'il est.

On peut atteindre par des chemins pittoresques Blier et Amonines.

Population: en 1891: 70 habitants, 21 maisons, 13 granges, 23 écuries.

★ ★ ★

Le patron principal d'Érezée est saint Laurent, fêté le 10 août, ce diacre martyr du III<sup>e</sup> siècle qui, sur un gril, plaisantait encore ses bourreaux. Le patron secondaire: saint Monon, 18 octobre.

Fête de saint Laurent célébrée religieusement par les paroissiens. Elle est corsée d'une foire au bétail. On danse encore des quantités de «maklotes», une danse paysanne primitive, bruyante, qui tient à la fois de la contredanse et de la bourrée.

Sous le Premier Empire, la cure primaire d'Érezée fut transférée à Melreux sur les instances de M. Pisani de la Gaude, fondées sur l'isolement de la localité et le mauvais état de l'église et de son presbytère. Ce transfert se fit avec la coopération du Gouvernement français, mais sans l'intervention de Rome. En 1868, Érezée a été rétabli comme chef-lieu du décanat, remplaçant Ouffet.

L'acte le plus ancien connu figurerait dans les registres paroissiaux et daterait du 9 février 1727.

L'église avait été construite en 1845 et l'intérieur était entretenu parfaitement, l'ornementation était de bon goût. Le presbytère datait de 1807; coût: 15.700 francs.

Par suite de la guerre 1940-45, elle fut détruite.



*L'église d'Érezée sinistrée. Pour sa reconstruction, des coopérateurs furent recherchés.*

C'est dans la nuit du 6 au 7 mars 1940 qu'un incendie anéantit l'église d'Érezée. Vers 10 heures du soir, des habitants eurent leur attention attirée par des flammes s'échappant du toit de la sacristie. La consternation fut très grande parmi la population érezéenne. Rien ne put être sauvé, malgré les efforts réalisés afin de préserver tout au moins les objets précieux. Monsieur le Doyen voulut sauver les Saintes Espèces, mais il ne put dépasser le banc de communion, tant le feu faisait rage. Le

maître-autel flambait comme une torche. L'intervention des pompiers fut pour ainsi dire inutile et ils eurent fort à faire pour préserver les maisons voisines. Le toit s'effondra et à 11 heures l'élément destructeur gagna le clocher. À minuit, les cloches s'effondraient entraînant plafonds et murs.

En attendant l'aménagement ou la reconstruction d'un édifice suffisant, les offices furent célébrés dans la salle du Cercle catholique. Les paroisses du voisinage prêtèrent les vases et les ornements nécessaires au culte.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Le Conseil communal et la Fabrique d'église conçurent résolument le projet de reconstruire une nouvelle église et à la séance du 2 avril 1940, le Conseil vota un subside de 407.000 F pour la restauration. À cette somme, on ajouta 113.000 F payés par l'assurance. Des subsides furent demandés à l'État et à la Province. D'après un projet, les anciens murs seraient maintenus, consolidés et réparés. Pour l'ornementation, la Fabrique disposait de 68.000 F, également payés par l'assurance, somme malheureusement insuffisante. Et on fit appel à l'intervention charitable du public. Il fallut attendre bien des années avant de voir la réédification de l'édifice. À présent, c'est une belle église, vaste, trônant sur la belle place. Sa tour de pierre, qui surplombe l'hémisphère d'un dôme de zinc, genre byzantin, est surmontée d'une sorte de belvédère, lanterne ou campanile de bois crânement coiffé d'un petit casque qui sert en même temps de socle à une grande croix ornementée.



*L'actuelle église d'Érezée.*



*L'église d'Érezée vue du cimetière.*

Le clocher est vraiment de grande allure, il s'élance assez haut et dépasse de beaucoup des bornes paisibles qui l'environnent.

M. le Doyen Camille Simon aimait son église; il en prit soin avec toutes les attentions possibles. Retraité en 1953, il fut élevé

à la dignité de chanoine par Mgr Charue.



*Les fonts baptismaux de l'église d'Érezée.*

### Les curés-doyens

M. l'abbé Jacques J. THIRY – Il naquit à Sterpigny le 6 juillet 1820 d'une famille de cultivateurs honorables et aisés, d'une de ces familles dont les traditions de travail, de probité, de vie austère, ont contribué et contribuent encore chaque jour à donner à l'église tant de bons et saints prêtres, au pays tant de bons et utiles citoyens.

Il reçut au foyer paternel, sous l'égide de sa pieuse mère, cette éducation vraiment virile et vraiment chrétienne qui rend l'homme capable de tous les sacrifices et de tous les labeurs, et qui ouvre son âme à toutes les aspirations du vrai et du bien.

Dès sa plus tendre enfance, Jacques Thiry montra des dispositions pour l'état ecclésiastique. Sérieux, intelligent, d'un jugement précoce, d'un caractère doux et tranquille, sa piété lui fit désirer de suivre l'exemple de son vénéré oncle paternel, M. Thiry, curé de Falmignioul. Ses parents le placèrent chez M. Debra, révérend curé de Bovigny, qui avait ouvert et qui conserva longtemps dans son presbytère une véritable école ecclésiastique.

Ce fut à Bovigny que Jacques Thiry fit ses classes d'humanités, et il y obtint de grands succès. Bientôt, il fut envoyé au Séminaire de Bastogne. C'était en 1838. En 1840, il entra au Grand Séminaire de Namur pour y faire son noviciat au sacerdoce. Là, comme à Bovigny, il se distingua par une profonde piété, par une régularité parfaite et par une vigoureuse application au travail.

Il fut ordonné prêtre et envoyé à Rochefort, par l'autorité diocésaine, en qualité de vicaire. Il n'y resta qu'une année et en 1844, il fut nommé curé à Cielle, près de La Roche. Il dirigea cette paroisse pendant huit années, et quand il fut en 1852 promu à la cure d'Érezée, son départ fut l'objet d'unanimes regrets.

En 1853, M. le Curé d'Érezée fut chargé par S. G. Monseigneur Deheselle, des délicates fonctions d'inspecteur ecclésiastique des écoles du canton d'Érezée.

En 1878, on fêta le 25<sup>e</sup> anniversaire de son entrée en fonctions à Érezée et les paroissiens voulurent lui donner un témoignage public de leurs sentiments en lui offrant son portrait peint par un artiste de mérite.

Monseigneur Gravez, en 1865, résolut de transférer le siège du doyenné de Melreux à Érezée. M. Thiry dut donc joindre à ses fonctions de curé celles de doyen du canton.

Cette nomination fut accueillie avec joie et par le clergé et par les fidèles. M. le Doyen Thiry est décédé dans sa paroisse d'adoption; ses obsèques solennelles ont été célébrées à Érezée le 28 octobre 1889.

Cette triste cérémonie attira une foule extraordinaire pour

rendre les derniers devoirs au prêtre respecté, au doyen vénéré, au citoyen distingué que la mort venait d'enlever, la participation de nombreuses personnalités de l'arrondissement, 49 prêtres, parmi lesquels M. le Chanoine Fisse, archiprêtre de Namur, qui prononça l'éloge funèbre: «J'ai cherché, mes frères, dit-il notamment, dans la Sainte Écriture une parole qui fut comme la caractéristique et le résumé de la vie de M. l'abbé Thiry, et je n'en ai pas trouvé qui me parût mieux convenir que cette parole de l'Ecclésiaste au sujet de Moïse, chef du peuple d'Israël: «Il fut aimé de Dieu et des hommes et sa mémoire demeurera en bénédiction.»

Sur la tombe du vénéré défunt, M. l'instituteur Émile Pierret prononça un discours au nom des habitants de la paroisse. Il dit notamment: «... le cher et regretté défunt du haut de la céleste patrie ne semble-t-il pas nous dire: «Ne pleurez pas, chers paroissiens, chers amis, ne pleurez pas; il fait si beau dans l'éternel séjour! Restez fidèles à mes avis; marchez constamment dans la voie droite, afin qu'un jour, vous veniez me rejoindre pour l'éternité.»

### Doyens

Voici quelques renseignements relatifs à des doyens d'Érezée. M. l'Abbé Jos. WENKIN, qui assume les fonctions actuellement, a bien voulu, par l'intermédiaire d'un autre correspondant, nous écrire à ce propos. Nos remerciements bien respectueux.

M. l'Abbé André HENRI. Fut nommé pour succéder à M. l'Abbé Thiry le 25 novembre 1889 comme curé-doyen.

Né à Virton le 16 janvier 1836, ordonné prêtre le 20 septembre 1862, professeur au Collège de Dinant d'octobre 1862 à octobre 1866, professeur au petit séminaire de Floreffe de 1866 à septembre 1870. Le 1<sup>er</sup> septembre 1870, il fut nommé directeur de l'École Saint-Louis à Namur qu'il quitta en octobre 1875. Curé à Halanzy de 1875 au 1<sup>er</sup> janvier 1889. Curé à Léglise, 1899 à décembre de la même année.

Il entra à Érezée le 6 décembre et fut installé par M. l'Abbé Geubel, curé-doyen de La Roche, le 25 décembre 1889.

Il chercha à faire son devoir partout à Érezée. Il s'occupa du mobilier de son église; il créa le jardin du presbytère; il obtint de l'Administration communale la construction et l'ameublement de la nouvelle sacristie. Il dressa les tableaux généalogiques des familles de la paroisse depuis 1700 jusqu'en 1895. Il recueillit et mit en ordre les présentes notes qu'il avait espéré augmenter.

M. l'Abbé Victor MARÉCHAL. Né à Gouvy le 2 août 1852. Ordonné prêtre en 1877. Surveillant au Séminaire de Bastogne. Curé à Wibrin en 1890. Doyen à Érezée en 1900. Chanoine honoraire en 1925. Chevalier de l'Ordre de Léopold, lors de son jubilé de décanat en 1925. Retraité à Gouvy en 1923. Décédé à Gouvy le 11 septembre 1930.

Notes personnelles du curé de Gouvy: «En rentrant à Gouvy, M. le Chanoine Maréchal déclara à son curé: «Considérez-moi comme votre paroissien le plus humble et le plus dévoué.»

Hélas! l'état de santé de M. le Chanoine ne lui permit pas de se rendre utile: il était pris du cœur.

C'est la raison pour laquelle il dut s'aménager une chapelle privée pour y dire la messe aux jours de crise. Il n'en profita pas longtemps. L'année de sa mort fut assez pénible. Il vit la mort s'approcher lentement. Sachant que ses jours étaient comptés, il régla en pleine connaissance de cause ses dernières volontés, destinant à l'église paroissiale de Gouvy tous les ornements de sa chapelle, sauf le calice qui lui avait été offert par les prêtres du doyenné d'Érezée lors de son jubilé et qu'il jugea convenable de donner à l'église de son décanat. C'est de ce fait que l'église de Gouvy fut dotée de trois chasubles: une blanche, une verte et une violette; d'un missel, d'un porte-missel avec pupi-



tre en bois monté sur cuivre. Le grand Christ qui est maintenant à l'église gardienne libre de Gouvry lui appartenait et fut donné par après par ses nièces.

La dépouille mortelle de M. le Chanoine repose au cimetière de Gouvry à côté de celles de ses parents et de sa sœur. Quatre rangées de tombes à droite. Sous une dalle funéraire en petit granit, ornée de la croix et du calice, portant son nom, son titre de doyen d'Érezée, les dates de naissance et de la mort. Cette dalle n'a rien d'artistique.

M. l'Abbé Camille SIMON. Né en 1883, il fut ordonné prêtre le 15 août 1907. Il fut successivement vicaire à Salzinnes (Namur), curé à Fraiture (Bihain), brancardier pendant la guerre 1914-18, invalide, curé à Marcourt et doyen à Érezée en 1928.

En 1957, la paroisse d'Érezée et celles du doyenné fêtaient, le 12 août, le cinquantième anniversaire de prêtrise du vénéré doyen, qui avait été élevé à la dignité de chanoine honoraire de Saint-Aubain à Namur par Son Exc. Mgr Charue le 26 mars 1953.

En août 1959, il prit congé de ses paroissiens à l'occasion de sa retraite. Pendant 31 ans, il a administré le doyenné avec dévouement et compétence.

Une grand-messe fut célébrée, le bourgmestre et un fabricant, devant la foule massée en face de l'église, remercièrent M. le Chanoine pour tout le travail accompli à Érezée: l'un au point de vue civique et assistance matérielle, l'autre au point de vue spirituel pendant sa longue carrière.

M. le Doyen remercia avec effusion, disant à ses paroissiens: «Il vous est bon que je m'en aille, la lassitude qui assaille inévitablement à l'âge avancé, empêche que je remplisse encore tous les devoirs que vous êtes en droit d'attendre de votre doyen et qu'un plus jeune que moi accomplira à la perfection.»

M. l'Abbé Simon est pieusement décédé à Blier le 13 février 1963, à l'âge de 80 ans. Ses funérailles furent célébrées à Amonines le 16 février.

L'Abbé Jos. WENKIN, curé de Tillet, est nommé doyen à Érezée en août 1959.

### Vicaires d'Érezée

Voici quelques noms que nous connaissons: L'Abbé L.J. RENSON: 1900 - L'Abbé JACOBY, 1953, puis nommé curé à Chevetogne - L'Abbé MARQUET, puis curé à Hotton (Melreux) - L'Abbé LUTGEN, prêtre ordonné en 1953, vicaire à Érezée, septembre 1953 - L'Abbé Gérard LEPAGE, vicaire à Malonne, puis à Érezée, septembre 1960, ensuite à Virton - L'Abbé Robert ANDRÉ, août 1961.

### Prêtres originaires d'Érezée

Léonard d'ESTINAY, alias d'Estiné, qui fut curé d'Otré en 1557-89. Son nom figure dans le pouillé de 1589. - Gustave SERVAIS, d'Estiné, décédé au Séminaire de Namur vers 1900. Ordonné prêtre sur son lit de mort. - R. P. Nestor CRAISSE. Religieux belge de l'Ordre des Assomptionnistes, né à Érezée en 1887 et décédé à la clinique de Gilly le 4 février 1959, après 50 ans de vie religieuse et 37 ans de prêtrise. Funérailles célébrées le 7 février en l'église décanale de Gosselies. - Odon GASPARD. Actuellement curé à Salières (Huy). - Noël COLIN, Ancien préfet de discipline à Virton. Aumônier de l'Orphelinat de La Roche. Décédé à Érezée le 7 avril 1961. Funérailles en cette paroisse le 10 avril. - Gustave PIERARD. Né à Érezée le 23 janvier 1894. Religieux de l'Ordre des Pères Salésiens (Don Bosco). Décédé à Lierneux en 1956. - R. P. Gustave COULÉE, Assomptionniste. Ordonné prêtre en 1954. - O. LEBOUTTE, Curé de Hour-Havrenne. Cité en 1959. - Michel DEHALLE. Ordonné prêtre à Namur. Messe de prémices en l'église décanale d'Érezée. Sermon de circonstance par l'Abbé Leboutte, cité plus haut. - Georges MEUNIER. Curé à Freyneux en 1953.

## FAITS DE GUERRE

Remémorons les faits tragiques qui se sont déroulés à Briscol. Les 18 et 19 août 1914 furent en quelque sorte le préambule des atrocités qui devaient avoir lieu le lendemain. Les pasteurs de la paroisse d'Érezée, le regretté Doyen Maréchal et le vicaire Marquet, décédé depuis également, sous le prétexte toujours le même partout: «On a tiré!», sont conduits sous une forte escorte à l'hôtel Delvaux, où ils passent cinq quarts d'heures en conseil de guerre. C'est l'ordre du colonel von Mandelsöhl du 106<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Leipzig.

Relâchés, les prisonniers reçoivent ordre de trouver dans les quatre heures, la somme de 1.200 francs sous la menace de tuer les hommes et brûler les maisons. Les quêteurs de porte en porte et la nuit, sont accompagnés d'une patrouille. Ils rassemblent la somme imposée. Ils sont libres ensuite.

Le bourgmestre Delneuville cependant reste prisonnier. Plus que septuagénaire, il meurt deux jours après son arrivée à Saint-Vith.

Le 106<sup>e</sup> d'infanterie saxon arrive au hameau de Briscol; c'était, croyons-nous bien préciser, le 20 août 1914 vers 12 heures. À peine s'y trouve-t-il qu'un coup de feu retentit. Au hasard, un soldat avait tiré en l'air près de chaque maison. C'est le signal du massacre. Une mère et son enfant de 13 mois, qu'elle portait sur les bras, sont blessés tous les deux. Une autre reçoit une balle dans la jambe. Sans réflexion ni examen, les troupes, torche en mains, mettent le feu à toutes les maisons, anéantissent les récoltes, le bétail. Ils tirent sur les paisibles travailleurs de la campagne. Un jeune homme, Jules Lambert, greffier au tribunal d'Érezée, blessé dans les champs, est rapporté par les soldats au hameau et jeté dans le brasier de la maison Petit en flammes; ses ossements calcinés sont retrouvés dans les décombres.



L'enfant de 13 mois, c'était Marie Collas, décédée à l'âge de 100 ans le 4 août 2014, peu avant la commémoration des événements tragiques de Briscol.

Sur les vingt maisons que comprenait Briscol, dix-sept sont brûlées. Deux autres à Clerheid, hameau voisin.



Carte postale-montage montrant le passage des troupes allemandes devant les habitations de Briscol incendiées.

En perpétrant ses crimes, la troupe déchaînée se dirige vers Érezée. Arrivés près de la maison d'Arthur Mawet, sur la route d'Awez, les Allemands sommèrent celui-ci de lever les «bras en l'air». Mais le malheureux, raidi par la paralysie, ne peut répondre, à l'injonction. Il est tué à bout portant et enterré sans cercueil dans un champ d'avoine, voisin.

Dans l'incendie de Briscol périrent: Hubert Orban-Sélect,



Nestor Orban, Alexandre Mawet ; M<sup>lle</sup> Clémentine Ponsard, qui s'était réfugiée dans le fenil, a été retrouvée calcinée.

Le lugubre tableau n'est pas fini. Et il faut rappeler le martyre de ces braves qui tombèrent sous les balles ennemies à Heure-en-Famenne : Nicolas Colas, Libert Godart, Léon Devahive et Léon Evrard.

Et comme si l'incendie et l'assassinat n'eussent pas été plus que suffisants pour atteindre le but visé, l'imagination teutonne inventa une macabre comédie. En face de la chapelle de Briscol, ils creusèrent une fosse, firent semblant d'y jeter un cadavre, la comblèrent et formulèrent la menace, sous peine de mort pour quiconque irait déterrer le prétendu cadavre du vicaire d'Érezée, l'abbé Marquet arrêté et occis derrière l'autel de la chapelle. Cette sinistre comédie eut lieu le 20 août 1914.



De ce jour jusqu'au dimanche suivant, les habitants de Briscol vécurent dans la persuasion qu'ils avaient au milieu d'eux le cadavre de leur vicaire. Aussi, quelle ne fut pas leur surprise quand, quelques jours après, un matin, ils virent l'abbé Marquet venir comme de coutume leur célébrer la messe dominicale. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux ; ils croyaient assister à la messe d'un revenant.

L'abbé Marquet, qui a été curé à Hotton, a relaté par le menu tous les événements tragiques d'Érezée dans un livre magnifique : « Un mort et enterré qui parle ».

Telle est relatée succinctement l'horrible tragédie de Briscol du 20 août 1914.



Monument 14-18 de Briscol en cours de restauration à l'occasion des cérémonies de commémoration du centenaire de la Grande Guerre.

Nous confondons ces martyrs en un même sentiment : noms glorieux tombés sur leur terre natale, qu'ils ont comme nos soldats, aimée et aidée à défendre. Leur image s'éloigne peut-être, mais elle s'épure. Les détails de leur martyre peuvent s'effacer, mais nous garderons au cœur leur souvenir inoubliable.

Demandons à l'exemple de ces héros de ne pas laisser détendre en nous les ressorts de notre courage civique ; demandons à leurs ombres éparées autour de nous, l'énergie de ne pas faillir à ce devoir.

Un beau monument en bordure de la route rappelle aux passants les tragiques événements de 1914.

\*\*\*

### Camille Gaspar

Le 13 octobre 1922, s'éteignait à Érezée, M. Camille Gaspar, chef de service honoraire de l'Escorte Royale, adjudant de gendarmerie retraité, secrétaire de la corporation agricole.

Selon toute apparence, M. Gaspar était florissant de santé. Rien ne faisait prévoir qu'un événement aussi inattendu et aussi douloureux viendrait jeter la consternation dans le milieu qu'il avait conquis d'emblée par sa bonté, sa bienveillance, sa grandeur d'âme, sa générosité discrète.



Pierre tombale de Camille Gaspar au vieux cimetière d'Érezée.

Aux funérailles, qui eurent lieu le 16 octobre, la foule était venue nombreuse témoigner au cher disparu, un hommage et un souvenir émus.

Parmi les innombrables couronnes et bouquets de fleurs envoyés de toutes parts et qui disent assez le respect dont jouissait M. Camille Gaspar, signalons une superbe couronne envoyée par S.M. le Roi et la Reine.

À la levée du corps, le commandant du district, au nom de la gendarmerie prit la parole.

Puis le cortège s'ébranla, ayant à sa tête la fanfare Saint-Grégoire d'Érezée. Suivaient : la F.N. des Combattants, les délégations des brigades d'Érezée, d'Odeigne, de Barvaux, de Marche, etc., MM. les Conseillers provinciaux Delvaux, Galasse, Bourguignon, les Bourgmestres des communes voisines, les enfants des écoles, etc., pour se rendre à l'église assister au service funèbre.

L'office religieux terminé, la foule toujours nombreuse pénétra au cimetière. Dans un dernier adieu, M. Léon Delvaux, parlant au nom des anciens compagnons d'armes, prend la parole.

Nous résumons le discours : Camille Gaspar, appelé par le



sort fut enrôlé dans les rangs de l'armée en 1891. Ses mérites, sa conduite exemplaire lui valurent les galons de brigadier et ensuite de maréchal de logis. En 1893, il entre dans le corps de gendarmerie et y conquiert successivement tous ses grades jusqu'à celui d'adjudant.

Son intelligence, ses nobles qualités, furent récompensées par S.M. le Roi qui daigna l'appeler à faire partie de sa suite. Plus tard, il devint chef de l'escorte royale.

Atteint d'une maladie contractée pendant la guerre de 1914-18, il dut prendre sa retraite. Il revint alors au pays natal jouir du repos mérité par une longue carrière.

Et M. Léon Delvaux termine son discours : « Tu quittes trop tôt le plus doux des foyers. Tu meurs sans t'être reposé. Ton souvenir ne s'effacera jamais de notre cœur et nous t'y garderons la meilleure place parmi tant d'autres qui comme toi consacreront leur vie au service de la Patrie. » Puis la foule salue une dernière fois la dépouille mortelle d'un héros obscur qui sacrifia tout au salut de la Patrie !

★ ★ ★

### Florent Garnir



Au cours du mois de septembre 1954, la section liégeoise de la Fraternelle 1914-18 du 11<sup>e</sup> régiment de ligne procéda à l'inauguration du mémorial érigé en souvenir d'un enfant de la commune, Florent Garnir, tombé au champ d'honneur à Stadenberg, le 27 septembre 1918. S.M. le Roi s'était fait représenter à cette cérémonie par le lieutenant-général Gierts. Y assistaient également : le colonel Pierret, représentant le ministre de la Défense Nationale, le commandant militaire

de la province, le député permanent Wautriche, représentant le Gouverneur de la Province, M. Lecomte, commissaire d'Arrondissement de Marche, etc.

Messe en l'église paroissiale pour le repos de l'âme des victimes des deux guerres, le représentant du Roi procéda à l'inauguration de la stèle adossée à l'église. Discours ; on fleurit le monument et ensuite réception à la maison communale.

★ ★ ★

### Joseph Hanquet

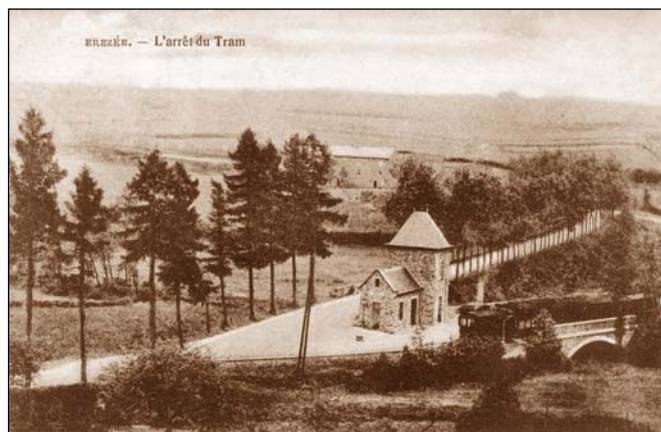
Tombé glorieusement pour la patrie à Briscole (Érezée) le 9 septembre 1944. Il était à Ninane - Chaudfondtaine le 2 septembre 1918. Routier du clan Albert 1<sup>er</sup>, soldat à l'escadron mobile Z.5 de l'Armée Secrète, ancien prisonnier politique en Allemagne.

En 1946 fut inauguré à Érezée un monument à la mémoire de huit patriotes, victimes de la barbarie allemande en la localité.

Nous avons retenu l'inscription suivante : « Passant, tu es libre, souviens-toi des Belges sans armes. »

★ ★ ★

Érezée, longtemps à l'écart de toute voie de communications rapides, pouvait être considéré comme un coin perdu et abandonné. Il a connu depuis le tram vicinal qui, partant de



Melreux, passait au « Pont d'Erezée » à l'embranchement de plusieurs routes près de l'Aisne et continuait vers Amonines, Forge à l'Aplé, jusque Manhay, etc.

Le vicinal rustique a été supprimé et remplacé par un service d'autobus qui rend de nombreux services et facilite les excursions dans cette partie si intéressante de nos Ardennes.



*Érezée et son Tramway touristique de l'Aisne créé il y a plus de 50 ans.*

Il y a en effet de petites et grandes promenades en perspective.

De tous les points, des routes mènent à Érezée, qui se trouve au centre d'une réunion de plusieurs villages souvent éloignés.

On connaît des sentiers primitifs, mais leur pittoresque est bien fait pour y mieux retenir le touriste en quête d'émotion.

Le plus charmant de ces chemins est celui dénommé des « Crétalles » qui dévale vers le hameau d'Estiné.

Il est possible d'aboutir à Estiné au croisement d'Érezée-Briscole et Grandmenil, vers Fanzel. Avant d'entreprendre la descente, on peut voir à droite, la chapelle Durdu, érigée croyons-nous à l'occasion d'un vœu de la famille précitée, et qui fait méditer sur les vieilles pierres. Les passants s'y arrêtent volontiers, le front pieusement incliné et le cœur débordant de piété.

Continuant la route et passant à Estiné, on côtoie au fond de la vallée le ruisseau « l'Estinale » jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Aisne. On arrive ainsi à Fanzel, d'où l'on remonte cette rivière jusqu'au Pont d'Erezée, non sans admirer le curieux hameau d'Èveux, les sauvages fourrés des bois de Nallogne et le coin pittoresque du « Moulin d'Aisne ».

Les « Guides touristiques » renseignent l'excursion de Saroteux et Nallogne par le village d'Oster sous les frais bosquets, à la côte 362 qui, écrit quelqu'un, « tout seul et tout petit, qui se cache en partie fort discrètement sous la gaze du voile vert fort tendre du Baudrissart en feuille. »

Un paysage superbe. Explorons de loin ces vastes étendues, l'Aisne qui coule du sud-ouest dans un ravin d'une aimable sauvagerie, spectacle agréable qui fera la joie des peintres, où

l'on aime à s'attarder au sein de cette nature saine et champêtre d'une région favorisée.

On peut se rendre à Blier et à Amonines. De la place de l'Église, passer derrière l'édifice ; le long du vieux chemin se succèdent les mamelons fleuris, les bosquets et les buissons ; on suit bientôt un sentier raboteux, creusé par les pluies ; on atteint le hameau de Blier, bâti dans la vallée de l'Aisne, près d'un vieux castel, ancienne dépendance de la seigneurie de Durbuy et d'un château plus moderne.

Près de la ferme, prenons une belle drève, bordée de sapins, qui gravit la hauteur, pour obliquer ensuite vers Amonines, village gracieusement étagé sur la colline. Au-delà de la rivière et de l'ancienne ligne vicinale, un sentier tortueux escalade la montagne de Hazeilles et ramène à Érezée par le curieux coin des Houx.

La promenade de Bronhey. Pour cela, suivre la route d'Oster jusqu'à la sortie d'Érezée. Là s'amorce le chemin de Nallogne. On atteindra, à travers taillis et sapinières, la route du Moulin d'Aisne. On gagnera le village de Fisenne et la montagne de Bronhey, en s'arrêtant à la chapelle rustique bâtie sur la hauteur. Obliquant vers le sud par la route de Wy, on descendra par le «Fond des malades» vers Blier et Pont d'Érezée. Les guides Cosyn signalent encore : la promenade de Baudrissart et Mormont.

Baudrissart est la colline demi-chauve, piquée de genêts et de bruyères, située à l'est d'Érezée. On peut descendre le sentier «del Deffe» et joindre un ruisseau. Belle échappée vers Mormont et Hoursinne.

Belle promenade, au Bois du Pays, Croix Sainte-Jeanne et Lafosse, un rustique village, avouons-le sans grand intérêt, et poursuivre jusqu'à Oster (Odeigne) et Freyneux.

Pour l'excursion Fastréval, Bois du Pays, emprunter le chemin de la «Hazalle» vers les grands bois et les sapinières, jusqu'à la drève, magnifique allée de pins sylvestres qui fait gravir le plateau.

De là-haut, prestigieux panorama.

On peut se rendre à Soy par le Pont-d'Érezée, la chapelle de Brouhez, puis Fisenne en raccourci. Soy, aussi riche de son histoire, de ses monuments et de son folklore que de sa nature.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs sur ce siège d'anciennes familles seigneuriales.

Ne pas manquer de visiter Wéris, bien connu par ses dolmens. Le touriste n'échappe point à l'impression étrange que produit la vue de ces monuments d'un temps de religion farouche et sanguinaire.

À 8 km d'Érezée, Roche-à-Fresne, site romantique. Célèbres roches qui se dressent sur la rive droite de l'Aisne, qui se jette dans l'Ourthe à Bomal.

Se rendre à la Baraque de Fraiture, c'est assez loin à pied ; à moins qu'en auto, par Samrée, le Bois Saint-Jean appartenant au comte de Limbourg-Stirum. Ici on se trouve sur la partie la plus élevée de la région ; point culminant : 650 mètres.

Voilà en résumé, quelques promenades au pays très sain d'Érezée, promenades pédestres, mais que les admirateurs peuvent prolonger avec les moyens de locomotion d'aujourd'hui.

### Quelques noms de lieux

Croix Sainte-Jehenne ou Jeanne, la Croix des Tourneux. Le mot indique généralement la présence d'un carrefour ou *creùhète*.

Bois du Pays, Sous le Bois, Grand Béolin (béole), Entre les Béolins.

Heid, une variation de baie qui aurait la même signification. Citons La Heid, Hé des Bèleûs, Sawheid, Bronhey, Clerheid, Haie d'Ouwets, Heid Pré.

Ry, Ru, Ris, Ruy ont la même signification, c'est-à-dire



ruisseau. À Érezée, on trouve : Le Rus, Perry, Ris d'Aulnet, Pré aux Ris.

Pré : Laid Pré, So lès vîs Prés, Pré de Fisenne, Pré Herman, Long Pré (Oster), Pré aux Ris, Aux Neufs Prés, Renard Pré (1604).

Fond de Montewy (bois), Fond des Guanès, etc.

À propos de «Heid», certains auteurs retiennent le sens de «bruyère» ou terrain vague à découvrir.

\*\*\*

Érezée, coquet village ardennais, noyé dans la verdure et situé là-haut sur un mamelon dominé par d'énormes montagnes, est, on le sait, un important chef-lieu de canton et considéré comme la capitale de la vallée de l'Aisne.

«Érezée, écrit encore le délicat Arsène Soreil, porte de l'Ardenne, a tout à fait le charme des espaces, celui des bois, des eaux, des prés, des genêtiers. Plus d'un écrivain s'y est inspiré, bien des poètes y ont rêvé.»

Le sol est formé par la désagrégation des roches calcaires et il est très fertile ; enfin où le schiste seul a formé le sol, le terrain est pauvre et poreux. C'est le cas pour les communes situées dans la partie sud-est du canton, séparées des autres par un massif de forêts (Bois du Pays) ; leur territoire consiste en vastes et désolantes plaines généralement couvertes de bruyères. Le climat est aussi varié que le sol ; il est très rigoureux dans la partie ardennaise et plus tempéré dans la partie qui appartient à la Famenne.

Outre l'agriculture et l'élevage du bétail, on rencontre ici des carrières de poudingues très estimés, exploitation de forêts, scierie de bois, commerce de bétail, et on enregistre plusieurs foires annuelles.

\*\*\*



Plusieurs chapelles à citer : à Estiné, une chapelle qui date de 1836 est dédiée à Notre-Dame de Hal, « La Vierge Noire » comme on l'appelle au village. Une autre plus ancienne encore, si on observe les vieux arbres qui l'entourent, abrite Notre-Dame de Walcourt ; deux autres, dont l'une date de 1844 sont dédiées à Notre-Dame de Lourdes. (Impossible pour nous de préciser celle qui porte le nom de « chapelle Durdu ».)



\*\*\*

Dans notre Luxembourg et bien d'autres endroits en Belgique, il existe un signe de vitalité et beaucoup d'intérêt pour le tourisme. Sa pratique annuelle tend à devenir un besoin universel, alors que jadis c'était un bonheur aussi inconnu qu'insoupçonné.

Si les sites ardennais n'ont pas la majesté des contrées de l'étranger mieux douées encore, leur charme vaut bien celui de maints centres plus traditionnellement « courus » au-delà de nos frontières. Quiconque nourrit actuellement un projet de villégiature n'a pas le droit d'écarter à priori l'idée d'un séjour en Ardenne. Qui sait si son intérêt ne l'invite pas à la retenir en même temps, écrivait quelqu'un, que le sentiment de la solidarité nationale.

Un syndicat d'initiative a été constitué à Érezée afin de se mettre au service de cette belle région. Ce groupement appuyé par les deniers et les encouragements de toutes les personnes

intelligentes soucieuses de leurs intérêts et du développement de leur petite patrie, accomplissent une tâche vraiment constructive.

Faire connaître leur village et les alentours, satisfaire aux exigences sanitaires du voyageur, ainsi qu'à son appel de vie rustique, pittoresque et reposant, veiller à l'appropriation et au confort, aux jeux et attractions, guide de promenades, etc. : le S.I. d'Érezée a songé à tout cela !

Et l'accueil qui sera réservé, et la cuisine érezéenne ?

« Je puis vous garantir qu'on s'y connaît, écrit O. Petitjean. Si vous me demandez si elle est bonne, je ne vous le dirai pas. Que le touriste aille voir lui-même. S'il veut pousser l'élégance jusqu'à m'inviter, je l'accompagnerai volontiers pour lui montrer le chemin. Car nous nous sommes tellement attardés à la table d'Érezée, que ce fut par le plus court chemin qu'en des heures devenues pressantes nous avons regagné le logis. »

Partons vers l'Ardenne, que tant de vestiges rattachent encore au passé. Allons y goûter la paix des solitudes, le calme, le repos. « Nous trouverons, écrit Adrien de Prémoré, tant de sereine grandeur, tant de beauté, qui nous fera mieux encore chérir notre pays ! »



École Libre maternelle et primaire d'Érezée.

Panorama d'Érezée (Patrimoine architectural et territoires de Wallonie).





# Amonines

Amonines, sur l'Aisne, affluent de l'Ourthe, doit son nom à des forges situées autrefois entre le bois et les étangs et dont il ne reste plus trace, si ce n'est des tas de scories recouvertes de terre et d'arbustes. C'est le cas non seulement à Amonines, mais dans bien des villages ardennais. C'est ainsi qu'en 1361, le 1<sup>er</sup> septembre, le record touchant les biens du monastère de Bernardfagne et les aisances de Xhoris-lez-Ferrières, déclare que ce monastère a vendu ses bois «aux férons pour faire charbon» à My, Grimonster, Rouge-Minière (comme son nom l'indique), Izier, Ferot, Ferrières (issu du latin «Fenarios» qui dit assez qu'il y avait là une usine de fer de l'époque belgo-romaine).



Joli village aussi dans la partie nord de la province du Luxembourg, vers la rive gauche de l'Aisne, du moins c'est sur cette rive que s'étend la partie la plus importante de la localité; les autres habitations sont bâties sur les deux élévations que sépare une gorge. C'est à peu de distance de la Baraque de Fraiture que l'Aisne prend sa source.



«Enfant de la Fagne, la rivière au berceau tapissé de myrtilles s'insinue d'abord parmi les rochers, se perd dans les flaques d'eau, et n'acquiert sa personnalité qu'aux premières pointes de la forêt. Non loin de l'issue de celle-ci, le village d'Amonines aligne ses rues propres; l'une d'elles monte à l'église solitaire à l'extrémité de la commune. Un chêne magnifique (combien de temps encore le laissera-t-on vivre?) couvre de son feuillage la fontaine publique. D'autres arbres non loin de là, sapins superbes, dont le décret de mort semble prononcé, font la parure voûtée d'Amonines; longeant un parc accidenté, ils descendent en deux rangs parallèles vers un oratoire de la Vierge».

(Franz Nève)

Le lieu-dit «A Mony» rappelle que là fut bâti jadis un moulin. À l'heure actuelle, il existe toujours des bâtiments semblables. «Mony» en patois signifie meunier. De là donc l'étymologie du nom du village actuel d'Amonines. D'autre part, un auteur cite «Amonina villa» d'origine franque, qui semble être le diminutif de personne «Amano».



On dit «Monenne» dans le langage du pays.

L'église dédiée, à saint Lambert, fut construite en 1824 grâce à la générosité de la famille Philippin. À la demande de M. l'abbé Biette, curé de la paroisse, et de M. Evrard, bourgmestre, elle fut consacrée le 8 octobre 1855, par Sa Grandeur Mgr Deheselle, évêque de Namur. Le centenaire de la consécration fut célébré le 9 octobre 1955.



Deux ans plus tôt, exactement le 31 mai 1853, eut lieu la bénédiction d'une chapelle à N.-D. du Luxembourg.

En démolissant l'ancienne église dans le courant de 1854, on a découvert un amas assez considérable de pièces d'or. Un procès s'engagea à ce sujet entre la Fabrique d'Eglise et une demoiselle Philippin, quant à la propriété du trésor. M. Geubel, membre de la société pour la conservation des monuments historiques et des objets d'art, fut délégué par M. le Gouverneur de la province du Luxembourg, à l'effet d'assister à l'inventaire de ce trésor et de reconnaître s'il ne renfermait pas quelques pièces curieuses qui méritassent d'être conservées. Il résulta de cet examen que le dépôt n'offrait aucun intérêt



Statue de saint Lambert de Liège.



numismatique : les plus anciennes pièces étalent des Louis XV et des Marie-Thérèse ; les plus nouvelles étaient des Guillaume de 1840, toutes de bon aloi quant à la matière. En voici le nombre : 94 louis doubles, 107 louis simples, 62 pièces de 40 F, 914 pièces de 10 florins des Pays-Bas, 10 pièces en outre de 1840, 26 pièces de 5 florins des Pays, 2 doubles souverains, 1 simple souverain, 1/4 souverain. À l'époque de la découverte, cela valait 34.000 F environ. L'enfouissement de ce trésor a dû avoir lieu après l'année 1840. A quelle occasion a-t-il été fait ? On se perd en conjectures à cet égard.

Dans le cimetière d'Amonines, derrière le chœur de l'église, on voit une croix en fonte coulée dans le pays et dont le relief est curieux ; elle porte la date de 1565 et mesure 1 m 10 de hauteur. L'église elle-même possède un chemin de croix peint par un artiste dinantais, Godar ; un bon tableau d'autel représentant la scène du Calvaire, par Peyrot, daté de 1778 et enfin un ostensor, pièce d'orfèvrerie remarquable, en style de la première Renaissance ou plutôt de la dernière époque flamboyante, offert par Messire de Creppe en 1614.

À citer deux prêtres originaires d'Amonines : 1) Frère Léonard Philippin qui fut curé à Cowan en 1707, mourut le 2

janvier 1721 ; 2) Joseph Philippin, cité en 1722, décédé en 1752, curé à Bercheux, commune de Juseret.

Une belle route venant de Dochamps y rejoint celle de Lamorménil vers Amonines. Le petit ruisseau de la Lue se jette là dans l'Aisne. Cette rivière commence réellement son cours à ce confluent.

On peut gagner le hameau de Blier par la même route, trajet pas moins agréable, qui serpente au creux de la belle vallée de l'Aisne.



Croix funéraire à la mémoire des trépassés offerte par les fils de Pirotte Jalhez (1565) au chevet du chœur.



L'Hospice Philippin devenu le home de la CPAS (créé en 1885).



Portrait de Mademoiselle Caroline Philippin (vers 1850). Elle fit donation par testament de presque tous ses biens au Bureau de bienfaisance d'Amonines.



Croix funéraire de François Philippin, mayor de Petite-Somme et greffier de Fisenne, décédé le avril 1747 (dans une petite chapelle située dans le cimetière d'Amonines).

**BLIER**, hameau de la commune, situé également sur l'Aisne. Nous sommes ici à 11 km de Hotton. Blier a donné son nom à une famille noble qui portait « d'argent à trois foxes d'azur, au premier causon d'or à une rose de gueules soutenue de simple et boutonné d'or ».

Nicolas de Blier, capitaine d'une compagnie de cuirassiers, capitaine prévôt, gruyer et receveur de la Terre et Seigneurie de Durby (Durbuy), seigneur de Blier, Wallay vivait le 18 mars 1603.

Le 20 juillet 1618, il fut anobli par lettres patentes des Archiducs Albert et Isabelle, et le 28 janvier 1665, promu au grade de lieutenant-général des bandes d'ordonnance aux armées de l'Infante Isabelle.





Huile sur bois représentant Nicolas de Blier, seigneur de Blier (détail). (En dépôt au Musée En Piconrue à Bastogne.)

En 1611, en considération des services rendus pendant les guerres, tant contre la France que les Provinces-Unies des Pays-Bas; en considération aussi que trois de ses frères furent tués pendant ces guerres, il obtint des Archiducs que les hameaux de Blier et de Hazeilles seraient érigés en seigneuries foncières avec moyenne et basse justice; et le 9 juin 1612, il fut mis en possession des dites seigneuries.

L'histoire de ce coquet village est liée réellement à celle de ses châtelains. Cette dernière constitue un intérêt tout particulier par suite des ramifications que la Maison de Blier (prononcez «Blir») eut dans toute la région. La monographie sur Fisenne par l'abbé Gustave Debry donne l'historique complet de la noble famille.



Une pierre tombale de la chapelle de Fisenne porte les armes de la famille de Blier.

On peut gagner le hameau par une route très agréable qui y mène venant d'Amonines ou du Pont d'Érezée, en serpentant au creux de la vallée de l'Aisne. Vallons enfouis dans une végétation exubérante, ruisseau qui se hâte au milieu des éboulis, longue perspective de fières collines. Les touristes trouveront ici des buts attrayants de promenades. «L'admirable excursion, écrit Franz Nève. Plus montueuse qu'entre Dochamps et Amonines, la forêt laisse à cette partie la majesté et se contente ici d'être

pittoresque. La sortie de la forêt, dans la direction d'Érezée, présente également quelques jolies vues. De robustes maisons ardennaises, bâties dans la vallée de l'Aisne, forment un gracieux paysage.»

On doit admirer le vieux château de Blier. Avec son vaste toit, sa porte monumentale, ses gros bâtiments et ses tours carrées, il est, dit le petit guide «Nos Ardennes», d'un aspect à la fois simple et imposant. Ainsi que le château (le nouveau), bâti tout à côté. Il est la propriété de M. Charles Wilmart de Blier, le noble et érudit Président de l'Institut Archéologique du Luxembourg.



Le vieux château-ferme des seigneurs de Blier (1615).



Armoirie sculptée située à l'entrée d'une petite tour carrée au château-ferme de Blier.

\*\*\*

Communes circonvoisines: Beffe 4 km, Dochamps 7 km, Érezée 4,5 km, Grandmenil 9,5 km, Hampteau 8 km, Marcourt 8,5 km, Odeigne 10 km, Soy 4,5 km.

Amonines appartient au canton d'Érezée, à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche-en-Famenne (18,5 km); la station de Melreux est à 10 km.

Quant à la population voici quelques données: en 1840, on comptait 303 habitants; 1880: 425 hab., 89 maisons; 1890: 387 hab.; 1933: 358 hab.; en 1947: 350 hab.; 1948: 350 hab.; 1949: 348 hab.; 1960: 513 hab.; 1963 au 31-12: 291 habitants.

Superficie de la commune: 1.091 ha. Altitude au seuil de l'église: 316,70 m.

\*\*\*

Prêtres originaires de la commune:

Noël de Creppe, archidiacre et official du Doyenné du Condroz, curé de Soy et d'Amonines depuis 1613, décédé le 8 mars 1662.

Robert de Zasse, curé de Soy et d'Amonines depuis l'an 1667, décédé le 5 mai 1689,

Frère Léonard Philippin fut curé à Cowan en 1707, décédé le 2 janvier 1721.

Joseph Philippin, cité en 1722, décédé en 1752, curé à Bercheux commune de Juseret.

L'abbé J. Jos. Lambert, né à Amonines le 8-5-1877, ordonné prêtre le 24-5-1902. Vicaire à Waterloo-Ste-Anne le 31-1-1903. Curé à Nil-St-Vincent du 28-6-1920 au 31-10-1947. Ensuite aumônier à Doyon, dépendance de Flostoy.



# Mormont

Il y a bien longtemps déjà, j'ai eu le plaisir de passer à Mormont (Mwèrmont), un de ces villages qui a si joliment gardé intacte sa traditionnelle rusticité! Riant et accueillant, 572 âmes en 1959, rocailleux, aux habitations trapues et solides dont toute grâce est absente.



Le village de Mormont en 1906.

Plaisir pour moi d'enfoncer dans la forêt ardennaise et de prendre un bain de nature. J'ai remarqué de beaux paysages à la fois grandioses et sauvages. Outre les hameaux, aux appellations curieuses, qui entourent la localité, bien des lieux voisins ont leur attrait spécial. C'est le moutonnement infini des hauteurs boisées de la Famenne et de l'Ardenne. Avant d'y pénétrer, on se répète les noms des villages propres qui en sont comme l'avant-garde.

Voici Hamoir et ses grands arbres, annonciateurs de ce coin merveilleux où Ville et My, Sy, Vieuxville et Bomal se jalousent, avant que Barvaux, Durbuy et Marche ne nous ouvrent la Famenne transitoire, où l'alternance des bois, écrit quelqu'un, des prés et des champs a été régie sûrement par la loi sur la représentation proportionnelle.

La Vallée de l'Aisne, cette rivière à l'allure rapide, a un de ses coins les plus beaux :

«De son berceau parmi les hautes fagnes, lisons-nous dans «Touring Club», jusqu'à son confluent avec l'Ourthe, l'Aisne est la raison d'être et l'ornement du pays. Les enchevêtrements des hautes collines et de petites montagnes sont l'écrin magnifique où elle se faufile. Les rochers noirâtres qu'enguirlande le genêt en fleurs, c'est l'obstacle placé providentiellement sur leur route, pour faire sauter et chanter ses ruisseaux tributaires, et c'est en suivant ses méandres que l'on parcourt les plus beaux sites du pays. De l'austère Manhay que parfume la résine des sapins jusqu'aux rochers bruns de Frênes, en passant par Grandmenil, Dochamps et Mormont, c'est l'Aisne, c'est toujours l'Aisne que l'on entrevoit.»



Chapelle Notre-Dame de Lourdes à Mormont, rue de l'Amante (1926).

Mormont, que l'on écrivait déjà ainsi en 1105, veut dire : «Habitation sur le mont, à côté de marais».

Mormont n'est donc pas une déception pour le touriste. Situé à l'altitude de 284 mètres au seuil de l'église, il possède des arbres qu'on ne voit d'ordinaire que dans les terrains humides de la plaine flamande, des peupliers «Canada» qui se groupent en quinconce sur la place inclinée s'ouvrant au centre de l'agglomération. Un peu plus loin, avant de longer la petite église de Deux-Rys, la route offre une vue remarquable; les hauteurs évoquent celles de la Vallée de la Meuse et c'est aux rochers de Dinant, à celui de Moniat à Anseremme que fait penser la «roche à Frênes». Cette curiosité n'appartient pas néanmoins à la commune de Mormont.

Il est situé à l'est de Wéris étant éloigné de 5 km; 6,5 km le sépare d'Erezée d'où il dépend sous le rapport de la Justice de Paix; il fait partie de l'arrondissement administratif de Marche (22,5 km) et se trouve à 4,5 km de Heyd et de Villers-Sainte-Gertrude.

Avant 1835, le village ne comptait que 35 maisons; ce nombre s'est rapidement accru à partir de 1891.

Remontant plus en arrière, il dépendait en 1793 de la prévôté et du quartier de Durbuy. Quant à sa situation en l'an III, il appartenait au département de Sambre-et-Meuse, en 1819 au 5<sup>e</sup> district de Marche, en 1826 au canton de Barvaux, en 1892 au décanat de Stavelot et à la paroisse de Wéris.

L'industrie principale est l'agriculture et l'exploitation du bois; la commune en possède près de 100 hectares. L'élevage du bétail y est bien développé.

Le sol est accidenté, pierreux, nous l'avons dit. On y voit de belles bruyères et des genêts. Les terrains sont cultivés avec soin et produisent en abondance les pommes de terre, l'épeautre, le seigle, l'avoine et les fourrages.

Les moyens d'accès sont faciles. Tout d'abord, le chemin de grande communication de Bomal à Manhay traverse la commune et suit le fond de Menil. Un embranchement de cette route suit l'Aisne et coupe la route de Soy à Erezée et partout s'offrent de belles perspectives de paysages. Au bout du village, à l'angle droit de la route, s'amorce le chemin de Wéris. La montée est rude, mais si vous jetez un regard en arrière vous apercevez Fanzel, gracieusement située dans l'agreste Vallée de l'Aisne, toute couverte de prés. «Parfois, lisons-nous dans le «Guide Cosyns», le tintement des clochettes évoque tout à coup les pâturages alpins.»

D'autres points de vue intéressants vers Éveux et Fisenne. Plus avant au haut de la montagne, voyez la région forestière de Manhay, au loin Tohogne, Warre.

Et voici un mamelon inculte, tapissé de bruyères. Gravissons-le, mais le versant est couvert sous la végétation d'éboulis de roches, ce qui offre quelques difficultés, d'où le nom d'«Écou-lées» donné à ce lieu, et on jouira d'un beau panorama.

Une roche bizarre émerge sur le flanc de la butte, la «Pierre Haina» (dans le pays, *haina* signifie goutte). Cette pierre, paraît-il, aurait servi de lieu de ralliement aux chasseurs et pour ce faire on l'aurait peinte en blanc, de telle sorte qu'elle était visible de partout.

Il y a des surprises pour le touriste, les beaux coins révélés à l'improviste.

★ ★ ★

Parmi les dépendances de la commune, citons **FANZEL**. Le mot vient de fan ou fain, ou fagne, marais, et zel ou cel = habitation.

Le hameau appartenait à la prévôté et au quartier de Durbuy en 1793 et comptait 258 habitants en 1891, dépendait du décanat de Stavelot et de la paroisse de Wéris.

«Quand vous êtes déposé à Fanzel, il ne vous faut pas long-



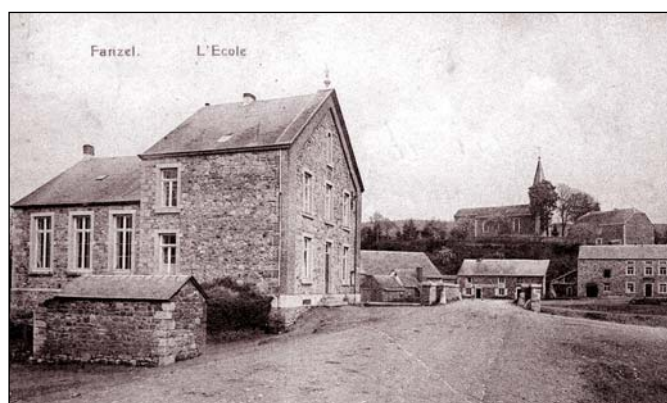
temps pour découvrir en ce délicieux hameau une fidèle image du « Gay Village Mosan » ! Les ponceaux s'y succèdent, enjambant ruisseaux et ruisselets, où les truites défient la science des pêcheurs. C'est la région des rus d'ailleurs : il en accourt de chaque vallon.

» L'humble église de Fanzel joue à la haute cathédrale, perchée qu'elle est sur un rocher. Elle offre aux pluies d'ouest sa façade caparaçonnée de zinc gris sur un fond vert, tissé par de grands chênes.



» Pour accéder, il vous faut gravir une pente abrupte, réplique, à l'échelle 1 pour 10, du thier de Chèvremont. L'église élève ses murs au milieu d'un minuscule cimetière, suivant une coutume immémoriale. Là-haut montent de la quiète place, des cris d'enfants, le caquetage de dames et le chant de mille oiseaux, des hirondelles qui ont domicilié leur colonie sous la corniche de chaque grange.» (*La Meuse*, août 1953)

Fanzel, point de départ de jolies promenades : on y parvient par la route de Manhay, la vallée de Menil en remontant l'Aisne. Au bout du village, à l'angle droit de la route, s'amorce le chemin de Wéris. Montée rude et si vous voulez rejoindre les Écoullées, négligez un chemin à droite. Une belle vue en arrière s'offre vers Fanzel, l'agreste vallée de l'Aisne déjà souvent citée.



Voulez-vous poursuivre la promenade, suivez le chemin qui s'engage sous bois. Laissez deux chemins à droite. Le chemin est herbu ; il passe près d'un gros bouleau qui permet aux indigènes de se repérer. Trajet des plus solitaires. Carrefour : deux chemins descendent à gauche, prendre à droite ; la montée continue. Nouvelle bifurcation : prendre encore à droite, et maintenir cette fois la direction à chaque bifurcation suivante. On approche enfin du haut de la montagne (140 mètres au-dessus de Fanzel). Vue splendide en arrière, vers l'est, sur la région forestière de Manhay. Beaux panoramas.

De là, on peut rejoindre Wéris par les Écoullées (1,5 km) et bien d'autres promenades encore parmi les crêtes frangées de bruyères, les versants, les paysages qui sont ici d'une diversité rare.

L'église de Fanzel date de 1864, le presbytère construit en



Fanzel, au cimetière. Pierre funéraire de Théodore France et de son épouse Marguerite Seron.

1841. L'ancienne chapelle avait été construite sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Guillaume le Jeune, seigneur foncier de Fanzel et par Pétronille, son épouse.

Il portait « d'azur au chevron d'or, chargé de 3 œillets au naturel, feuilles et tigés de sinople, accompagnés de 3 étoiles, à 6 rais d'or, 2 en chef et 1 en pointe ». Il mourut en janvier 1702.

## HOUSINNE

Il y a la Grande et la Petite, qui doivent à leur situation à flanc d'un coteau à pente douce, une exposition très favorable.

En 1793 appartenait à la prévôté et au quartier de Huy. 144 habitants en 1891, parmi lesquels on comptait : 26 laboureurs, 2





Fanzel. Paysage champêtre.

maréchaux-ferrants, 1 marchand tenant boutique, 2 charrons, 1 menuisier. Concernant l'étymologie de Hoursinne, on trouve ce qui suit: hour, our, (source); sin pour sum (sommet); sin pour sen, semi (indiquerait un bois). Ce serait alors, la source découlant du bois.



Peinture du biez du moulin de Fanzel, par José Wolff.

Notre vieil ami. Georges Lecomte, conteur ardennais, a choisi ce petit coin comme sujet de son aimable et captivante œuvre «Raymonde de Hoursinne» que nos lecteurs liront toujours avec plaisir.



Le petit hameau est un endroit de prédilection du scoutisme. Chaque année, les disciples de Baden Powel établissent leur campement dans ce coin pittoresque, profondément enclavé dans les sylves ardennaises. Des sites agrestes d'une beauté variée permettent aux jeunes citadins des ébats champêtres incomparables. Ici ils sont aimablement accueillis par les villageois.

Quelques années avant la guerre, un groupement scout y installa une statue de la Vierge au lieu-dit «Lintincharra». Un abri rustique, bien en harmonie avec le cadre environnant, fut fixé à un tronc de charme, en bordure du chemin forestier. Les habitants du lieu gardèrent à la Vierge une dévotion toute particulière. Des mains pieuses ornent la statue durant l'année avec un zèle touchant, et c'est un lieu de pèlerinage.

Mais un jour, à la stupéfaction générale, on s'aperçut de la disparition de cette petite statue. Elle fut remplacée à diverses reprises car elle était enlevée chaque fois. Un mystère qu'on ne parvint pas à éclaircir.

Les belles prairies voisines des habitations sont plantées d'arbres fruitiers. Les deux Hoursinne sont particulièrement renommées pour les cerisiers qui y sont très nombreux et très productifs. Chaque ménage en possède plusieurs.

Vus de Mormont, ces villages échelonnés le long de la route apparaissent au printemps entièrement blancs sous le manteau de fleurs. Cerises blanches, cerises rouges, cerises noires constituent un excellent rapport pour les habitants. Elles sont très recherchées et se vendent surtout aux marchands liégeois.

Et fin juin, début juillet, quand les fruits pendent en grappes de rubis, on vient de partout, surtout des environs, faire provision.



La chapelle de Hoursinne dédiée à Notre-Dame de Beuraing. Inaugurée le 14 juin 1981.

Pour consacrer son folklore et ses vieilles traditions, Hoursinne a sa «Fête aux Cerises» qui a lieu le deuxième dimanche de juillet. C'est une véritable liesse, rendez-vous de la jeunesse, rires cascadants dans les vergers, sur les échelles hautes à donner le vertige; filles et garçons, fringants et joyeux, s'en donnent à cœur joie.

Dans les maisons, sur les grandes tables, les Hoursinniens, généreux de leur nature, offrent aux parents, amis et connaissances, de vastes plats où chacun peut puiser à sa guise, les cerises dont l'incarnat font monter l'eau à la bouche.

Le soir, tout le monde se retrouve dans les quelques endroits où s'organisent des bals; des accordailles s'ébauchent. Il y a foule, d'autant plus que c'est la première fête de toute la région et à Hoursinne on y tient beaucoup, fidèle à sa réputation d'ailleurs méritée, elle reçoit bien ses invités et même les autres...

La «Fête des Cerises», on en parle «long et large», comme il est dit chez nous!

★ ★ ★

Voici un phénomène caractéristique de la région de Mormont. Il s'agit d'un hêtre à deux jambes. Et de fait, ce hêtre plusieurs fois centenaire paraît-il, a deux troncs. Le plus gros, le principal, s'élève verticalement comme il en est d'ordinaire pour cette essence d'arbre. L'autre, plus mince, se dresse parallèlement au premier et a une hauteur d'environ trois mètres, dessine une courbe gracieuse et rentre dans le premier, formant avec celui-ci un véritable arc de triomphe. Tout qui voit pour la première fois cet arbre extraordinaire est frappé par cet étran-



ge phénomène de la végétation, situé à Hoursinne.

La légende est intervenue dans le cas. Il est question d'histoires, de pâtres d'Ardenne, de herdes, de troupeaux communs, d'une idylle où l'on fait apparaître Marie-Jeanne, une de ces pastourelles aux yeux rieurs, du lieu-dit «Les Forchons» et naturellement à la traditionnelle fête des cerises. Et comme conclusion, une douce hyménée scellée à cette occasion, de deux êtres aimés, unis comme les deux hêtres extraordinaires.

### LAIDLOISEAU

Agglomération de cinq ou six maisons (18 habitants en 1891), perdue entre le bois de Harre et celui de Fays, endroit charmant en été, véritable nid d'oiseau dont le nom de mauvais augure ne s'explique guère.



Randonnée commentée à Laidloiseau en 2010. A l'extrême-droite : Georges Godfroid (\*), fidèle restaurateur du lieu.

En wallon «Laid ouhai». Les étymologistes traduisent par : «bruyère en côte, bruyère dans les bois». Comme l'endroit est assez sauvage, on y a accolé le mot «laid».

### ÉVEUX



Tapis dans le Val de l'Aisne, qui fait tourner les moulins à farine, legs et survivance du temps passé. Chottin signale qu'Éveux indique sa position même au bord de la rivière. «Eve - eau». Peu populeux aujourd'hui.



### STOCKAY

Avec moins de 10 habitants, hameau dont le nom vient de «stock» (souche) et «ay» (eau) donne le sens. On peut traduire par : «terrain défriché où il était resté des souches, des étocs et où coule un ruisseau».

### LAFORGE

Comme dans bien des localités du Luxembourg, Mormont et ses environs connurent des exploitations sidérurgiques. Ce fut le cas au petit hameau de la commune «Laforge». Un nom bien évocateur, sis sur l'Aisne, au nord-ouest, à peu près à mi-chemin entre la source et l'embouchure.



C'est dans les bas-fourneaux établis en ces endroits que Géna, le fameux bandit ardennais associé à Magonette au siècle dernier, dont on conte encore aujourd'hui les exploits, là où Géna, dis-je, travailla dans ses jeunes ans. Ce dernier était originaire de Lignely, petit village perché sur la colline vers Heyd. Il laissa le tablier de forgeron pour se livrer avec sa bande aux terribles exploits qui le mena en fin de compte sur l'échafaud à Liège.

L'Aisne, remontant sous Mormont et Érezée puis à Amonines, a sa source au-dessus d'Odeigne sur les hauts plateaux tourbeux de la Baraque de Fraiture. Dans un vallon coule une autre rivière, l'Amante, qui se jette dans l'Aisne sous le village de Mormont. En remontant son cours, on rencontre à moins d'un kilomètre de Grandmenil, les ruines d'un ancien fourneau à fondre le minerai de fer, et tout près une source minérale de Pouhon.

L'Estinal, qui descend du haut d'Odeigne également, ruisseau poétique.

### Seigneurs de Mormont

Au XV<sup>e</sup> siècle, la famille Brisbois est déjà signalée. Nous trouvons Grégoire Brisbois, gentilhomme et clerc juré de Laroche. Le blason est celui-ci : «d'or 6 trois lozanges d'azur et encore d'or à une étoile de gueule à cinq raies accompagnée de trois lozanges d'azur, deux en chef, une en pointe».

D'après un document de 1423, Brisbois de Mormont acquiert de Warnier de Bellevaux, le muids de blé sur la dime de Ville-My et relevée en 1440, d'autres muids qu'il avait acquis de Jean de Logne. Il laissa H. Courbillon qui suit C. Ponchar, qui suit P. H. qui épousa Collienne des Pouhons, dit le Forgeur.

C. Corbillon, dit d'Avericaille en 1661, de Harzé en 1430, de Mormont en 1456, était mort en 1456. (Stavelot man 1864 - Biblio. Bourgogne). Il laissa V. Béatrix qui épousa Jean de la Vaulx.

Autres seigneurs encore : P. Ponchar, dit Ponchar Brisbois de Mormont en 1440 (le 12 septembre, Stavelot) (1), vivait à cette époque ; on le cite encore en 1478 ; il était mort le 20 avril 1485, laissant Brisbois Corbéa qui suit Corbeau, dit le Pouhon et Mormont qui épousa Marie, fille de Gille Boileau, écuyer, qui vivait le 7 août 1527 (d'après Le Fort, 1<sup>re</sup> partie, III, page 297).





Mormont possède une belle église dont la restauration, crochons-nous, a été faite en 1871 et au cours des années suivantes. M. l'abbé E. Génicot, qui fut curé de cette paroisse, mit tous ses soins à son embellissement. Ce dernier est décédé à Bomal-sur-Ourthe le 20 janvier 1954.

Le défunt était né à Hermalle-sous-Huy le 24 septembre 1884, de parents profondément chrétiens. Il commença ses humanités gréco-latines au Petit-Séminaire de Saint-Roch, mais dut les interrompre et gagner sa vie après la mort de son père. En octobre 1909, il entra à l'Institut St-Jean-Berchmans à Liège, comme fils de Marie, et reprenait en vue du sacerdoce ses études interrompues. Il fut ordonné prêtre le lundi de Pâques 1921 à Liège. Il exerça différentes fonctions importantes, s'en fut quelques années dans les Missions du Katanga, avant sa nomination de curé à la paroisse Saint-François de Sales à Liège (Salésiens), qu'il quitta après quelques années seulement pour la cure de Mormont. Là il exerça son ministère jusqu'en novembre 1953. Il mourut terrassé par une maladie incurable.

Partout où il a passé, M. l'abbé Génicot s'est imposé par sa piété, sa jovialité, sa charité, son désintéressement. Ceux qui l'on connu et estimé gardent de lui un fervent souvenir.



Monument funéraire de Pierre Pirson, décédé le 6 décembre 1765, et de son épouse Marie Mailleux, provenant de l'ancien cimetière de Laforge (encastrée à présent dans le mur extérieur de la chapelle du même lieu).

Monsieur l'abbé Louis fut nommé administrateur en son remplacement; ensuite, prit possession en la même qualité de la paroisse de Volaiville en janvier 1955.

Le curé actuel est M. l'abbé Jean Voz, ancien vicaire à Houffalize.

Pour en revenir à l'église, nous ne possédons pas beaucoup de détails à son sujet. Elle est dédiée à saint Michel Archange.

Le presbytère est de 1835, mais il nécessita de nombreuses réparations ces dernières années.

Il existe quelques vieux registres de 1782.

Avant 1835, l'église paroissiale était à Laforge, le hameau bien connu à 300 mètres de Mormont. Cette église dévastée fut entièrement détruite à la Révolution française. À Laforge, elle est remplacée par une humble et modeste chapelle.

En octobre 1954, à l'initiative du curé d'alors, on édifica une petite chapelle qui, comme tant d'autres en Ardenne, est toute simple et bien significative!

La première pierre d'angle porte comme inscription: «† Pie XII, pape. André-Marie, év. Simon, doyen. Dechevis, curé. Le 22 avril 1944, j'ai été posée pour la cause de la Reine de Charité, la conversion des pécheurs, au Christ Jésus, son divin fils.»

★ ★ ★

Oui, beau pays que celui, de Mormont, pour celui qui sait le découvrir. Si nous nous abandonnons à suivre le cours fantasque de l'Aisne, quoi de plus agréable. Elle serpente sous bois, rutille au soleil entre les prairies, elle court délicieusement à travers des sites riants et poétiques. Poussez jusque Bomal, vous rejoindrez l'Ourthe.



Arrêtez-vous à Aisne-sous-Heyd, du nom du ruisseau lui-même, et notre petite rivière, coulant alors en pays calcaire, découvre des phénomènes spéléologiques intéressants de sa nature. On y a déjà découvert, il y a longtemps, des grottes ou cavernes, mais des explorations assez récentes en ont accru considérablement, paraît-il, l'intérêt tout particulier.

Vers Érezée, vers Wéris, vers Grandmenil et Manhay, que de jolies promenades en perspective!

(1) D'après M. l'abbé Choque. En 1440 le 12 septembre, Ponchar Bribois de Mormont prend en rente la ferme de Ham. En 1478 le 17 décembre, le même achète pour un terme de 20 ans, l'exploitation des bois de Harre. Les enfants sont: Corbéa, Isier et Jean Brisbois (cités en 1485 et 1500).

À propos de Laidloiseau, le même correspondant signale que dès le XIV<sup>e</sup> siècle on disait «L'Ayve del Oysel». C'était l'endroit où le comte de Durbuy y faisait l'élevage des faucons.



# Soy

Sur la route de Hotton à Érezée, on rencontre, à l'extrême limite de la Famenne, le village de Soy, village de cultivateurs et de carrières. Le paysage qui l'entoure est tout de poésie et de charme. À chaque pas, on découvre de nouveaux aspects. Paysage de solitude, privilège si précieux et si rare. Pays salubre pour le corps où l'on fait gratuitement des cures, mais qui, hélas, n'est pas favorisé par l'industrie touristique. Aucun hôtel, aucune initiative qui n'ait songé à la développer. Tout au plus a-t-on vu des groupes de jeunesse y faire un séjour de quelques semaines.



Pays sain pour les âmes, où l'on conserve les coutumes anciennes, où l'on honore la mémoire des aïeux, en continuant, en accroissant leur œuvre.

Pays aussi riche de son histoire, de ses monuments et de son folklore, que de sa nature.

Soy fait partie du canton d'Érezée dont il est éloigné de 5 km et de l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche à 14 km.

Le mot «Soy» est orthographié très erronément. Parfois on écrit «Soye», même «Soé», très rarement cependant. Notons qu'il y a Soye-lez-Namur, dans les environs de Floreffe.

La population de la commune est de 900 habitants environ, nous n'avons pas de données précises; elle était de 650 en 1815.

Superficie: 2.811 hectares. Altitude: 316 mètres au maximum.



Soy est célèbre par ses antiquités, tant profanes que religieuses. En effet, on y a trouvé des monnaies gauloises et des substructions ou ruines romaines au Nord.

Mais la gloire du village de Soy, c'est d'avoir été l'un des premiers de la contrée à embrasser le christianisme. Ainsi ce furent quatre forgerons de Soy qui allèrent à Tohogne entendre un apôtre prêcher la bonne nouvelle, et la propagèrent ensuite dans leur entourage. Ils se convertirent à la foi chrétienne et avec eux un grand nombre de leurs concitoyens. Les noms de ces pre-

miers chrétiens ont été conservés dans les archives de la fabrique de Soy; ils s'appelaient «Henrotte», «Hencotte», «Holmidaine» et «Dagobert».

Divers objets d'une haute antiquité semblent encore appuyer cette tradition: le mur formant le carré oblong de l'autel de l'église renfermait deux vases en verre qui, suivant les apparences, appartiennent à la fin de l'époque romaine; ils étaient couverts chacun d'une rondelle en ardoise et contenaient encore des reliques sacrées enveloppées dans un parchemin portant le cachet en cire rouge parfaitement intact et timbré d'un écusson.

À l'entrée de l'église de Soy, qui date de 1663, on voit un vase en pierre d'une seule pièce, ayant la forme d'un tonneau défoncé; il a dû servir anciennement aux ablutions. On rencontre au cimetière des pierres tombales intéressantes. Dans la sacristie, un tabernacle en pierre également que l'on croit dater du XII<sup>e</sup> siècle.



*L'église Saint-Martin de Soy.*

Au moyen âge, Soy avait un château où siégeait la haute cour de justice. Le château est transformé en ferme. On y voit encore la prison au-dessus d'une voûte avec porte cochère qui sert d'entrée dans la cour.

Il est fait mention en 1391 de Henri de Soye; des membres de cette famille noble sont encore nommés en 1457, entre autres «Perresonne de Soye».

Certaines chartes de 964 portent «Sodiia» et «Soteia» mais on ne peut être affirmatif.

Albert de Ligne, duc et prince de Barbançon, pair du Hainaut, comte d'Aigrement et de Laroche, vicomte de Dave, baron de la Buissière, fut seigneur de Montjardin, Soy, Rawez, etc. (XII<sup>e</sup> siècle).

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Soy appartenait à la famille de Cassal. Antoine François de Cassal, prévôt et grand gruyer de Durbuy, seigneur de Soy, mourut en 1719.

La seigneurie de Soy passa sur la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la famille de Godin. «Le château a été habité par le fermier de Havelange, écrit L. Gofflot, qui fut dans le pays une figure aimable et ronde, un type de fermier casé et cossu, autrement connu et populaire que ses nobles propriétaires.»

\*\*\*

Les parties boisées s'étendent entre Soy, Wy et Mélines; du sud-est de ce hameau vers la commune de Hotton où se trouve la colline «Roumière», point culminant de la commune; sur des collines du sud-ouest de Soy entre Ny et Soy; entre Soy et Hotton et sur une partie du territoire de Wy. La section de Soy comporte 14 hectares de bois; pour Soy et «Fond des malades», 45 ha; Fisenne, 57 ha; Mélines, 5 ha; Ny, 59 ha; Wy, 23 ha.

À propos d'antiquités très remarquables à Soy, il nous faut citer des pierres tombales existant au cimetière et aux abords.



Voici quelques spécimens : Au-dessus de la porte d'entrée, pierre tombale de Noël de Creppe, archidiacre et official du Doyenné du Condroz, curé de Soy et d'Amonines, depuis 1613, décédé le 8 mars 1662 - Quatre quartiers : Creppe, Bohan, Longueville, Ama.

Dans le fond de l'église à droite, pierre tombale avec armoiries de François de Xhos, officier et receveur du prince de Barbançon, décédé le 19 mai 1671.

Dans le chœur, joignant les stalles de droite, pierre tombale en marbre noir avec armoiries d'Evrard de Barbançon, décédé le 31 décembre 1608 et de Louise Doestfrize, son épouse, décédée le 23 octobre 1607. Aussi dans le chœur, près des stalles de gauche, pierre tombale en marbre noir de Demoiselle Marguerite d'Ongnies, en son temps chanoinesse du chapitre de Sainte-Gertrude à Nivelles, décédée le 13 juillet 1573.



Pierre tombale d'Evrard de Barbançon et de son épouse Louise Doestfrize.

Vers le cimetière se trouvent aussi deux pierres tombales avec armoiries, adossées à la tour de l'église.

La première, de Robert de Zasse, curé de Soy et d'Amonines depuis l'an 1667, qui mourut le 5 mai 1689; la seconde d'Hélène de Creppe, décédée le 15 septembre 1676.

Au presbytère, il existe quelques vieux documents et d'anciens registres; cependant, ils ne sont pas antérieurs à l'an 1658.

Le patron de la paroisse est saint Martin, comme beaucoup d'autres églises de la région : Malempré, Bonsin, Heyd, Jenneret, Petithan, Tohogne, etc. Ce saint est fêté le 11 novembre. Toutefois, saint Roch semble avoir plus de ferveur en raison du pèlerinage fameux dont nous parlerons.

\*\*\*

En parlant de l'église de Soy, très ancienne, et qui, depuis quelques années, a été très bien restaurée et embellie grâce à l'initiative de l'ancien curé M. l'abbé Bossart, nous ne pouvons passer sans évoquer une vieille figure luxembourgeoise.

Il s'agit d'un vieux curé de la paroisse, un ancien soldat, vénérable personnage qui fut même célèbre dans le pays, l'abbé Lambert Jos. Lelonxhay. Il était, croyons-nous, parent avec un certain mayer de Vaux-Chavanne dont plusieurs de nos lecteurs se souviennent peut-être, homme très « représentatif » à la tête de cette commune un peu perdue et sans grande ressource.

Un ancien journal luxembourgeois, « La Voix du Luxembourg », organe aujourd'hui disparu, donne en date du 14 janvier 1884 une biographie au sujet du curé Lelonxhay.

Ce vétéran, lisons-nous, est né à Vaux-Chavanne le 17 décembre 1788. À cette époque, la paroisse de Dochamps était administrée par M. l'abbé Helmant, également originaire de Vaux-Chavanne. Ce fut chez ce dernier que fut placé le jeune Lelonxhay et chez lequel il passa son enfance.

La tourmente révolutionnaire éclata et exerça ses ravages jusque dans nos pauvres villages ardennais. L'abbé Helmant, déjà d'un certain âge, fut enlevé par la force à ses chères ouailles de Dochamps et déporté à l'île de Ré, en punition de sa fidélité à Dieu, à l'Église et à sa conscience.

Son neveu rentra au foyer paternel, qu'il ne quitta que pour revêtir l'habit militaire en 1808, époque où il tira au sort et fut désigné pour le service.

Napoléon 1<sup>er</sup> faisait trembler l'Europe et promenait victorieusement les aigles impériaux à travers le monde.

Le jeune conscrit fut envoyé en Espagne, où il fut fait prisonnier à la suite de la défaite et de la capitulation de Dupont à Baylen, le 22 juillet 1808, et emmené captif à l'île de Cabrera, rocher aride et désert émergeant des eaux de la Méditerranée, à quelques kilomètres au sud de l'île de Majorque.

C'est là que, pendant cinq ans, il souffrit avec cinq mille compagnons d'armes, la faim, le froid et toutes les horreurs de la plus dure captivité.

Le désespoir n'aurait pas manqué de s'emparer d'eux, sans les consolations et les encouragements que leur prodiguait un valeureux prêtre dont l'histoire a conservé le nom et dont le défunt parlait avec reconnaissance : l'abbé Estrebich.

Cependant, les parents de M. Lelonxhay ignoraient le malheureux sort de leur enfant. Le bruit de sa mort fut répandu et la famille y crut d'autant plus facilement, qu'elle était sans nouvelles de lui, et que cette rumeur fut confirmée par un nommé Guillaume de Lamorménil, revenu d'Espagne, qui déclara avoir reconnu le cadavre de Lelonxhay parmi les morts sur le champ de bataille.

On célébra ses obsèques et chaque dimanche après le prône, le curé de la paroisse recommandait aux prières des fidèles, « l'âme de J.L. Lelonxhay, décédé en Espagne ».

Plusieurs années se passèrent. Les brillants succès de Napoléon se changèrent en lamentables revers; les puissances coalisées envahirent la France et obligèrent l'orgueilleux potentat à abdiquer. Ce fut alors que l'on pensa aux exilés de Cabrera. Un vaisseau libérateur fut envoyé vers eux et leur porta l'heureuse nouvelle de la délivrance. Mais, hélas! les privations de toutes espèces avaient décimé bien des prisonniers: sept à huit cents à peine y avaient survécu. De ce nombre était le jeune Lelonxhay qui, débarqué à Marseille, s'achemina par

étapes, vers son village natal où il arriva le 15 août 1814. Grande fut la joie de ses parents et de ses compatriotes qui, avertis de son retour, se portèrent spontanément, curé en tête, au-devant de lui et l'accueillirent avec enthousiasme.

Le vieux curé de Dochamps, M. Helmant, revenu de captivité, après avoir été successivement curé à Lavacherie et à Malonne, exerçait alors les fonctions pastorales à Lignières.

Le neveu ressuscité ne tarda pas à se mettre en route pour Lignières. Le vieux pasteur récitait son bréviaire au jardin lorsque se présenta celui qui se disait son filleul et neveu. Il ne le reconnut point et le prit pour un imposteur. Le jeune Lelonxhay évoqua un souvenir d'enfance et rappela au vieillard un jeu enfantin auquel il se livrait à Dochamps et qui égayait le vieil oncle. Les bras du vieillard s'ouvrirent alors, des larmes coulèrent de ses yeux et les cœurs de l'oncle et du neveu battirent l'un contre l'autre dans une affectueuse étreinte. Le soldat se fit étudiant; il reprit les livres qu'il avait dû abandonner, se remit à l'étude, entra au Séminaire et, le 28 janvier 1821, reçut l'onction sacerdotale des mains de Mgr Pisant de la Gaude, alors évêque de Namur. Il fut envoyé comme vicaire à Hotton, alors dépendance de Melreux et, le 30 juin 1821, il fut nommé curé à Soy, où il est resté en fonctions jusqu'en 1878, époque où il prit sa retraite.

C'est là qu'il a passé sa vie et a atteint les limites de l'extrême vieillesse, ne connaissant de celle-ci que le nombre des années car, à part un peu de surdité, il ne souffrit d'aucune des infirmités qui si souvent, forment cortège au grand âge.

Ainsi nous raconte le vieil organe luxembourgeois.

Monsieur l'Abbé Lelonxhay, qui fut donc de 1821 à 1878, soit pendant 57 ans, curé de Soy, ne devait mourir que le 11 janvier 1884, âgé de 97 ans.

Il a laissé à Soy un impérissable souvenir, semant le bien autour de lui. Une belle œuvre, l'école libre, qui existe encore aujourd'hui, est comme un monument de reconnaissance et le témoignage de son grand cœur.



Monument funéraire du curé L.J. Lelonxhay situé dans l'ancien cimetière, côté chœur.

Dans notre notice sur Soy, nous n'avons pas voulu oublier cette personnalité de tout premier plan, dans l'histoire locale.

Le curé Lelonxhay a sa tombe contre le mur de la sacristie de l'antique église de Soy.

★ ★ ★

La commune de Soy comprend deux paroisses et deux vicariats: la paroisse de Soy avec le village même, Wy, Mélines et Fond des Malades.

Au sujet des curés qui s'y sont succédé, nous n'avons que peu de détails et de précision. Citons parmi ceux-ci, outre l'abbé Lelonxhay (1821-1878), Noël de Creppe, archidiacre et official du Doyenné du Condroz, qui fut en même temps attaché à la paroisse d'Amonines depuis l'an 1613, décédé le 8 mars 1662; pierre tombale, porte d'entrée de l'église.

Jean Arnoldi fut curé de Soy. Il a été remplacé par Coune Thonnon, prieur de Bernardfagne en 1598 comme recteur du bénéfice castral de Stavelot. Robert de Zasse, curé, et à Amonines depuis l'an 1667, décédé le 5 mai 1689. Fisse est cité en 1879.

L'abbé Soret qui mourut en 1914 après avoir administré la paroisse pendant 34 ans.

Cité en 1952, l'abbé Petit qui fut successivement chapelain à Fisenne et aussi à Odeigne.

L'abbé Bossart exerça les fonctions pastorales, nous ignorons à quelle date.

En juin 1953, l'abbé Joseph Cuvelier, curé de Soy, a été nommé aumônier de l'Institut St-Jean Baptiste de la Salle à Ciney. Le R.P. Gonzalve Weiles, Assomptionniste, est nommé aumônier des Orantes de l'Assomption à Soy et administrateur de la paroisse.

Un prêtre originaire de Soy: le R.P. Balthazard Joseph, Oblat, qui fut ordonné prêtre à la maison mère de Velaines. Il chanta sa première messe en juillet 1951.

★ ★ ★

Le village de Soy eut à subir bien des calamités et fut témoin de bien des événements. L'ancien cimetière de Saint-Roch, situé à 800 m au sud du village, est là pour attester qu'il reçut des morts à toutes les époques où le terrible fléau de la peste fit son apparition à Soy et dans les environs.

On estime que le cimetière aurait été établi par Madame la Baronne d'Ougrises, veuve de Henri de Barbançon, seigneur de Soy; certains auteurs parlent d'Evrard de Barbançon (?).

Afin d'obtenir la cessation du fléau, Jehan de Bohon, pour lors curé de Soy, et tous ses paroissiens, firent vœu de garder à perpétuité la fête de saint Roch et, chose remarquable, dit une chronique de l'époque, la peste cessa à l'instant même (1600).

Aux temps lointains, un ermitage fut établi en ce lieu. Son origine, il est impossible de la préciser, nulle trace, mais son souvenir est resté.

Il mérite néanmoins une petite note historique.

L'ermite de Soy était un cultivateur retraité, qui lui-même fut remplacé par un ancien douanier. Les gens du village affirment qu'il y eut deux ermites qui habitaient en commun un «fournil» attenant à la chapelle.

Un désaccord les sépara. L'ermite qui resta vécut très vieux et il était très honoré dans les alentours; il vivait d'aumônes et de charité. À sa mort, il ne fut jamais remplacé.

Ce qui intéresse tout particulièrement, c'est la chapelle dédiée à saint Roch, construite ainsi que l'on sait, en mémoire d'un grand bienfait du ciel et par suite d'un vœu des habitants qui promirent cette édification, le respect de la fête du saint le 16 août de chaque année et le pèlerinage en son honneur.

La chapelle a été construite en 1606. L'emplacement choisi fut le cimetière des pestiférés, si nous croyons bien au lieu-dit «Gibet» et la construction fut terminée en 1607. Le suffragant





La chapelle Saint-Roch à Soy.

de Liège en fit la consécration la même année et l'annexa à la cure de Soy, en sorte que le curé en fut nommé recteur et administrateur.

Un calvaire avait en outre été érigé; malheureusement il n'y a plus traces.

La chapelle primitive subit consécutivement des transformations, voire des reconstructions, ainsi que l'atteste une pierre en granit encastrée dans la muraille derrière le chœur.

Voici l'inscription: «Sanctuaire / dédié à St Roch/ à Soy / 1<sup>re</sup> construction 1606 / 1<sup>re</sup> consécration 1607 / Restaurations et agrandissement / 1700 - 1701 - 1702 / 2<sup>me</sup> consécration 26 septembre 1717 / Reconstruction 1896 / 3<sup>me</sup> consécration le 4 juin 1906».

Pour mieux nous expliquer, précisons que la première cha-



pelle est toujours debout, délabrée sans aucun doute et vénérée, mais remplacée par une autre, à quelque cent mètres de là.

C'est une magnifique construction en style mosan, entourée de plantations, de verdure et de fleurs, située dans un square très bien entretenu, à la côte 374, au carrefour des chemins de terre qui mènent aux hameaux de Ferai-Chêne et de Wy.

Le mobilier intérieur est sobre; on y remarque cependant un beau chemin de croix. La statue de saint Roch, sauveur de la région, trône à la place d'honneur. Le saint est sculpté avec son fidèle compagnon à côté de lui.

Ah! l'artiste a eu une belle inspiration, qui créa l'allure de ce chien dont la tête tournée vers son maître a une expression étonnante. On dirait qu'il lui demande s'il est content du pain qu'il lui apporte et s'il ne désire rien d'autre.

Les vitraux, qui sont assez récents, racontent la vie du saint d'une façon fort lumineuse. Pauvre ermite dénué de tout bien, nourri sûrement d'envois miraculeux, de pains venus des célestes froments: «qui fit jaillir au creux du rocher la source vive où se désaltéraient les pèlerins brûlés de fièvre corporelle ou de dure fièvre du mal. Pauvre ermite agenouillé la nuit face aux étoiles, dans la rosée humide, dans les neiges de l'hiver.»

«Votre âme, dit le poète, hors du temps, à quelle heure ardente avez-vous quitté enfin le revêtement de chair, si longtemps méprisé, pour monter droit dans la lumière?»

La peste, qui ravagea Soy au XVII<sup>e</sup> siècle, fit surtout des victimes parmi les hommes. Aussi l'on vit les femmes seules faire la moisson et aider les quelques maçons, qui contribuèrent à la construction de la chapelle.

Le pèlerinage régional autant que paroissial se déroule traditionnellement. Un clergé nombreux accompagne les pèlerins. Au faste et au bon goût des groupes et des décorations, aux oriflammes largement déployées et aux bannières scintillantes, aux statues dorées et aux ciselures des reliquaires qui figurent dans la procession, se mêle la profondeur de piété de tout ce peuple accompagnant le Saint-Sacrement.

Spectacle qui dit toute l'attrance qu'exercent le culte et la reconnaissance.

Au beau temps de jadis, cette sortie religieuse avait lieu le soir, ce qui lui donnait un cachet original, un caractère de réel et imposante grandeur.

La superbe allée de sapins, qui aboutit au sanctuaire vénéré, resplendissait de couleur et de lumière, et chacun apportait sa contribution à l'ornement des rues et des habitations du village.

M. le Curé de Soy vient parfois pour une intention spéciale célébrer la messe à «Saint-Roch». Et si nos souvenirs sont exacts, il y a eu jadis une première messe chantée par un jeune prêtre de la localité.

Le vœu du pèlerinage de Saint-Roch a été scrupuleusement respecté jusqu'à aujourd'hui, m'a écrit l'abbé Petit, curé.

Nos cinquante déportés du 26 juillet 1944, ajoute le vénéré prêtre, attribuèrent à saint Roch, qu'ils ont beaucoup invoqué, la protection dont ils ont été favorisés. Trois seulement ne sont pas revenus. Les autres ont acheté une magnifique et artistique statue en bois à saint Roch qui vient de Maredsous et ils sont fiers de la porter à la procession du 16 août.

La chapelle avec son beau clocher surplombe les villages environnants; elle évolue dans un cadre merveilleux. Défiant les siècles, elle rappelle aux générations ce qu'elles doivent à leur «saint protecteur».

Une autre chapelle très connue est la «Chapelle du Ri del Val». Celle-ci est dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Elle se trouve à 600 m au Nord du village, à la côte 300 et au carrefour des chemins qui mènent respectivement aux villages de Biron et d'Oppagne.

Cet oratoire marial est assez vaste, si nous nous en rappelons

à propos d'une visite il y a déjà de nombreuses années. Elle serait assez ancienne, cependant on n'y découvre aucune date.

Il se trouve dans cette chapelle, aux deux côtés de N.-D. de Lourdes, une belle statue en bois de sainte Marguerite et une autre, de même grandeur, également en bois de saint Sébastien. La chapelle était sans doute dédiée autrefois à l'un de ces deux saints. Les paroissiens se rendant au cimetière tout proche, ou en revenant, vont souvent prier dans cette chapelle et y déposer leur offrande, ce qui permet de dire des messes à leur intention.

Dans un autre coin du village de Soy, près de la route de Hotton, se trouve aussi une ancienne chapelle dédiée à saint Joseph. Elle se dresse là sur un point du terrain d'où, avec des jumelles, on peut découvrir 18 clochers.

Pour en revenir à la chapelle Saint-Roch, signalons qu'une confrérie y fut érigée, confrérie que Benoît XIII enrichit dans la suite de beaucoup d'indulgences. Une messe y fut seulement fondée, à dire tous les mardis, en l'honneur de saint Roch «prian Dieu, dit la chronique, à M. Roch, St Sébastien, St Antoine et Monsieur A... vouloir nous garder de toute maladie contagieuse».

Oui! le vœu des paroissiens de Soy a toujours été scrupuleusement respecté! La tradition se perpétuera longtemps encore; on s'achemine vers l'humble asile de Saint-Roch, temple de prières et d'invocations, là où l'on respire une fraîcheur et une sincérité qui vont au cœur!

\*\*\*

Soy dépendait autrefois de la terre et seigneurie de Durbuy et, au moyen âge, avait un château où siégeait la «Haute-Cour» de justice, fief direct, et au cours des siècles, appartient à diverses juridictions.

Une grande partie de l'ancien château a été démoli (on ignore à quelle époque). On trouve des traces nombreuses d'anciennes fondations contiguës à la partie existante qui constitue aujourd'hui une très belle et importante ferme. À en juger par les fenêtres, qu'on a malheureusement fait disparaître lors de la restauration de cette partie, le château de Soy doit appartenir au XII<sup>e</sup> siècle.



Dans «Hotton à travers les âges», l'abbé Marquet signale que les fenêtres étaient des baies rectangulaires fermées à leur partie supérieure par un linteau qui s'amortissait en fronton triangulaire; c'étaient des fenêtres du genre des trois fenêtres bouchées que l'on remarque à la façade de l'hôpital des grands malades, près de Namur, fondé en 1153.

La seigneurie de Soy passa entre les mains de nombreuses célébrités: les Hamal de 1361 à 1503; de Boulant, 1561 et 1575; les de Cassal et le dernier cité Antoine Ignace de Cassal, décédé à Arlon le 24 janvier 1814.

Marcel Bourguignon, dans «Ardenne et Famenne» n° 3 1960, précise: «que la pierre tombale de ce dernier, conservée dans la cour du Musée archéologique d'Arlon, porte encore la mention: «seigneur de Soy».

Il est bon de noter, ajoute l'auteur précité, qu'à partir de 1454 et jusqu'à la fin de l'ancien régime, les seigneurs de Soy furent en même temps seigneurs de Verlaine, que les Cassal, qui occupaient les plus hautes dignités, résidèrent habituellement à Luxembourg... que le dernier d'entre eux, Antoine Ignace, avait même amodié le château à son officier et receveur François-Simon Dethise (1787-1795).

Hamal portait: «de gueules à 5 fusées d'argent mises en fasce».

Pour bien des détails, il serait intéressant de consulter la revue citée plus haut.

C'est à l'angle sud-est formé par la route Marche-Stavelot et la voie de Huy que se trouvent les bâtiments du château dont nous avons parlé. L'ensemble ne manque pas de cachet. La partie de ces bâtiments, servant d'habitation au fermier, était le château proprement dit, où résidaient les anciennes familles seigneuriales de Soy.

On voit encore la prison située dans la partie nord des bâtiments, au-dessus d'une voûte avec porte cochère qui sert d'entrée dans la cour. Extérieurement, et au-dessus de cette voûte, se trouve une pierre avec armoiries portant la date de 1717. C'est la seule date qui existe sur tous les bâtiments.

Dans l'ancien château, il existe une remarquable crémaillère, probablement du XV<sup>e</sup> siècle, d'un fort beau travail et bien conservée. Elle est signée mais non datée.

\*\*\*

Le territoire de la commune de Soy est traversé du nord-ouest au sud-est par un chemin qui passe à Biron et à Soy et qui autrefois était la principale, sinon l'unique voie par où s'effectuaient les transports des productions naturelles, industrielles ou du commerce, entre Soy et Houffalize, Bastogne, etc. Ce chemin, appelé «Voye di Hu» (voie de Huy), jadis couvert jour et nuit de voitures et de voyageurs, ne sert guère aujourd'hui qu'aux besoins de l'agriculture. La route de Marche à Stavelot, en passant par Melreux, traverse les villages de Soy et de Fisenne. Une voie vicinale au départ de Manhay vers la station État de Melreux desservait Soy et était d'une utilité incontestable. C'est depuis son établissement que le village prit un certain développement. De jolies bâtisses, du reste, bordent la belle route qui le traverse dans le fond. Aujourd'hui: plus de «trams», c'est le règne de l'autobus.

Une laiterie florissante a été établie à Soy il y a de nombreuses années: la laiterie Saint-Roch. Son activité s'est étendue sur un vaste rayon. Son essor continu a témoigné suffisamment de la confiance que les cultivateurs ont manifestée dans cette industrie, critiquée au début, mal comprise, dénigrée, raillée par certains adversaires de l'innovation.

Que d'essais, que de conférences, que d'explications, que de patience il a fallu pour préparer les esprits à l'établissement de cette laiterie! Tout ce travail a été couronné de succès. Ce fut un succès croissant.

Depuis la guerre 1914-18 et davantage encore depuis la der-





nière guerre, les cultivateurs ont acquis leur propre écrémeuse et les installations destinées à la fabrication du beurre. Néanmoins, les laiteries régionales continuent à se développer dans d'excellentes conditions qui ont apporté l'argent et l'aisance dans les campagnes, la plupart des terres incultes de nos Ardennes sont changées en verdoyantes prairies; partout dans notre beau pays, pendant la période estivale, les pâturages tranchent de leur ton vert sur l'or ondulant des moissons. C'est que les Ardennais, si longtemps peu soucieux du progrès, suivant par entêtement l'ornière de la routine, ont compris toute la richesse qu'ils pouvaient retirer de leur sol par l'élevage du bétail et la production du lait. Les temps ont changé.

M. J. Denis, instituteur à Soy, fut un des promoteurs de la «laiterie Saint-Roch» du village.

★ ★ ★

Parmi les hameaux ou dépendances de la commune de Soy, citons :

**BIRON** - L'étymologie du mot nous révèle qu'il signifierait «bur, bir», en celtique, fontaine. «On» est une forme romane de «horen» qui veut dire métairie. Biron se traduirait donc par «habitation à la fontaine ou à la source du ruisseau».



Le village de Biron.

L'église de Biron est dédiée à saint Pierre-aux-Liens et date de 1874; le presbytère de 1872; les écoles de 1865.

Entre Biron et Grandhan, on a trouvé des monuments druidiques, des sépultures romaines, des sépultures gallo-franques avec urnes et divers objets. «Touring Club» parle de fouilles qui auraient été effectuées à l'ouest et au sud vers Soy et Hotton.

En 1892, Biron dépendait du décanat d'Ouffet. C'est un vicariat.

À l'époque précitée, on comptait 191 habitants, 21 maisons, 26 laboureurs, 1 maçon, 1 maréchal-ferrant, 1 membre du clergé séculier. C'est une paroisse indépendante qui compte approximativement aujourd'hui 135 habitants.

**WY** - Hameau de la paroisse de Soy comptant 42 habitants. En 1872, on enregistrait 10 maisons, 18 laboureurs, 1 tisserand, 1 membre du clergé séculier. Comme l'attestent les auteurs suivants : Grim, Kilion, Kreglinger et Prat, Wy viendrait de «vicus» qui désigne une réunion de demeures.



La chapelle de Wy.

**Dessous le Bois et maisons de Wérichet** - Nous trouvons l'orthographe «Warichet». C'est plutôt des lieux-dits et dépendant de la paroisse de Fisenne, avec 5 habitants signalés en 1957. En 1892: 7 maisons, 6 laboureurs.

Voici l'étymologie: «Chet» est une forme altérée de «chi, chée, chy» du roman signifiant case, habitation (d'après Chotin). «War, wari» veut dire défendre, enfermer, enclore. On conclut par: «ferme enclose» pour le sens de Wérichet.

**NY** - Ny signifierait-il «la maison» de Niacum?

Ny, paroisse Notre-Dame, où existait la cour de la Sarte, sous la Haute-Cour de Durbuy; en outre la cour foncière avec mayer, échevins et clerc-juré. L'église daterait de 1857, les écoles de 1878.



L'église de Ny et sa fontaine.

En 1892, on comptait 33 maisons avec 203 habitants; en 1957, on enregistre une diminution, c'est-à-dire 189 habitants.

On a rencontré dans cette section des sépultures romaines et gallo-franques contenant des armes, des poteries et objets en bronze (près de Ny entre Wy et Biron).

Ny possédait un château dont il existe encore des vestiges. Il appartenait aux de Cassal, dont Jacques Ignace, écuyer, fut le

premier baron de la lignée créée par lettres patentes de l'Empereur Charles VI, le 4 mai 1716.

Dans «Hotton à travers les âges», ouvrage de l'abbé Marquet déjà cité, notons les renseignements ci-après :

Les armes de Cassal sont «écartelé au 1 et 4 d'azur au lion rampant d'argent, armé et tampassé de gueules, au 2 et 3 d'or à un cor de chasse de sable. Écusson décoré d'une couronne à trois fleurons et trois perles entre les dits fleurons, et pour supports deux lions au naturel d'or.»

Le château devint par après la propriété de Madame la marquise de Moustier. Il appartient également à la famille Résimont. En 1930, habité par la famille Magis. Jadis entouré de fossés larges et profonds, il possédait un pont-levis et quatre tours. À l'intérieur de cette belle et antique demeure, il y a encore l'une ou l'autre cheminée qui retient l'attention des connaisseurs.

Un moulin à eau très curieux remonte au XV<sup>e</sup> siècle; il est du reste cité dans un acte de 1426. Cette pièce en autorisait la réfection. Le propriétaire d'alors, le Duc d'Ursel de Durbuy, réclamait pour cela d'un certain sieur Jehan, 11 muids d'épeautre, un demi-pourceau et 5 chapons, à lui fournir annuellement, le jour de la Saint-Étienne. Sorte de dîme qui fut d'ailleurs payée jusqu'en 1828...

**MÉLINES** - Une section de Soy qui compte une vingtaine d'habitants. En 1892, il y avait 9 maisons.

L'origine du mot, d'après Bergies et Delafontaine, veut dire montagnes (celtique). «Innes» est une forme altérée de «ignies», «igny» qui signifie maison, et le mot se traduirait ainsi par «maison dans la montagne» (Mélines).



Le hameau de Mélines.

**FOND DES MALADES** - Il y existe deux maisons, et nous croyons bien qu'à l'heure actuelle la section n'est plus habitée.

Elle doit son origine à ce que, au temps de la peste qui sévit dans le pays, on y conduisait les malades, afin de les éloigner du centre habité.



La chapelle du Fond des Malades.

## DES NOMS DE LIEUX

— Fontaine à l'Estoc. «Stoc» signifie une souche, un tronc d'arbre.

— Fontaine Saint-Pierre (Biron).

— Mignies. «Mi» en wallon, est milieu; «Gnies, Gny»: demeure. Sens: la maison à mi-chemin entre deux autres endroits.

— Seron, «Ser» de «serra» veut dire colline (d'après Chotin). «On» en celtique, signifie rivière, «Bullex» ou bien une forme romaine de «horen» (ferme, métairie).

Mots déterminant la situation de lieux: Dessous le bois; Entre deux communes; Dessus la roche; Fisenne: Dessous le village; Biron: Dessous Miermont.

Fond ou vallée: Fond de Rengaye; la Fosse.

Val ou vallée: Marsival.

Végétations: Haie de Mélo; Feraichêne; Au Rond chêne (Biron), etc., etc.

## LA FAMILLE DE CASSAL

Cette famille joua un rôle important dans l'histoire locale de Ny. Une tombe des de Cassal sert de marche à l'entrée de l'église: c'est celle de Charles-Ogier de Cassal, écuyer, seigneur de Ny, qui mourut le 27 septembre 1962.

Dans les armes, on trouve les écus de: Cassal, Gosée, Gerlaise, Gauthier, Prez, Waillet, Woordt, Velroy.

Cassal porte: «écartelé au 1 et 4 d'azur au lion rampant d'argent armé et lampassé de gueules, au 2 et 3 d'or à un cor de chasse de sable. Écusson décoré d'une couronne à trois fleurons et trois perles entre lesdits fleurons et pour supports deux lions au naturel d'or.»

★ ★ ★

Autrefois, le cimetière de Biron servait de sépulture à plusieurs villages assez éloignés et cette localité avait un curé et un vicaire. Mais à la Révolution française, le Gouvernement s'empara des biens de la cure et celle-ci fut supprimée. Pendant un temps, on y établit un vicariat.

Le sol en ces lieux est généralement mauvais, schisteux; il doit tout aux engrais et aux apports du laboureur, et ce n'est qu'à force de culture qu'on est parvenu à lui faire produire des grains et des légumes. Il existe un lieu-dit «Tombeux» dans lequel on a retrouvé des armes et divers objets d'origine romaine.

Enfin, Biron recèle une mine de plomb assez importante, située en lieu-dit «Les Hets», mais dont l'exploitation a dû être abandonnée vers 1858.

Le sol de Ny est plus fertile que celui de Biron. Outre l'église et le presbytère, le village possède une école privée pour filles, fondée par la famille de Mérode.

Il y existait un ancien château appartenant autrefois à la famille de Cassal et plus tard à la marquise de Moustier.

La très belle ferme est pleine de souvenirs de nobles familles qui en furent successivement les propriétaires.

Quelques trouvailles intéressantes ont été faites à Ny en 1849. En juin, un particulier de Ny, étant occupé à travailler dans une prairie située sur le territoire de la commune de Soy, trouva un vase, d'une poterie blanche et grossière, vernissée en jaune, remplie d'environ 1.900 deniers d'argent parfaitement conservés et n'offrant généralement d'autres défauts que ceux sujets à être attribués à l'imperfection du monnayage dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Ces pièces furent, à quelques exceptions près, reconnues appartenir à l'ancienne Principauté et Évêché de Liège; elles datent de 1167 à 1200 et sont des princes-évêques Raoul de Zoehringen (1167-1191), de Simon de Limbourg et d'Albert de Cuyck (1194-1200). (M. de la Fontaine)



Au nord de Ny, vers Biron, au lieu-dit «Père Louis», sur une élévation schisteuse, presque sans terre, un cimetière vraiment gallo-romain : car il y a des tombes belges d'un côté et des tombes romaines de l'autre.

Les tombes belges sont exécutées dans le schiste à trois ou quatre pieds de profondeur : elles sont longues de six pieds et larges de quatre. Dans chacune, il y a un squelette humain, recouvert de deux pieds de terre ; dans l'une d'elles, il y avait deux squelettes. Le mort est placé sur un lit de terre et recouvert d'une couche de terre sur laquelle on a placé quatre pierres brutes de calcaire, marquant le signe de la croix. Il y a toujours une arme à côté des ossements. Dans une tombe, il y avait un poignard avec des boucles. Dans une autre, une boucle de plomb de la forme et de la grosseur d'un œuf, recouverte de fer avec un anneau au gros bout : c'est un casse-tête ou un poids. L'enveloppe de fer indique plutôt une arme qui s'attachait au bout d'un bâton, par une petite chaîne. Dans une autre tombe, il y avait une baïonnette fort longue, avec une douille droite et une bague, arme qui s'adaptait à une hampe.

À quelques pas de là, vers le Nord, sont les tombes des Romains, qui sont fort modestes : on voit une excavation circulaire dans le schiste, de septante à quatre-vingt centimètres de diamètre, contenant un vase de terre rouge ou noire, à peu près de la forme d'un pot de nuit, rempli d'ossements brûlés, dont l'ouverture de quatre pouces était fermée par un couvercle semblable à ceux de nos petits vases grossiers de cuisine. On y trouva un baril comme ceux d'aujourd'hui en terre grossière ; il y avait pourtant des fragments de belle poterie rouge. Tout cela prouve incontestablement l'ancienneté des localités de la commune de Soy.

## FISENNE

Nous en venons maintenant à l'important hameau de la commune de Soy, Fisenne, et qui est séparé d'Érezée par une demi-lieu et par le ruisseau de l'Aisne. Frais village au-dessus et derrière un énorme massif, et qui est sillonné, dans sa nudité presque aride par des sentiers de chèvre en pente rapide.

Mais il existe vers Fisenne en direction de Soy, une belle route. On laisse en bas, le long de l'Aisne, le «Moulin d'Érezée», appelé aussi «Moulin Durdu» du nom, écrit Gofflot, «d'un des meuniers qui y habita et qui était soit dit en passant, un type extraordinaire de gai luron, en même temps qu'un très brave homme».

Dans le livre des frères Mathieu et Alexis, on lit : «Fisenne, illustre par les roches de silex qu'on rencontre en allant vers Érezée, et sur lesquelles on voit la figurine du serpent antique. Près de ces rochers, on a trouvé 1.860 monnaies d'or portant le «cheval gaulois» ; une de ces pièces portait le nom de Philippos, en grec ; on croit qu'elle provient du pillage de Delphes» (en 278 avant Jésus-Christ). À Fisenne, on admirera un arbre énorme dit «le gros sapin» d'une circonférence de 2 m 34 à 1 m 50 du sol.

À propos des roches célèbres dont il vient d'être question, un auteur, O. Petitjean, écrit ce que qui suit : «La tradition prétend qu'une de ces roches aurait été taillée par la main de l'homme préhistorique, de manière à représenter l'image du serpent, l'une des idoles que les Celtes adoraient, assure-t-on. Il faudrait beaucoup de bonne volonté pour découvrir l'intervention d'une main humaine dans le moulage de cette pierre et, plus encore, y reconnaître un serpent. Nous ignorons bien, par ailleurs, s'il est vrai que les Celtes adoraient le serpent.

» Il est indéniable cependant que cet endroit a été le siège d'une population celtique. Le poudingue est une pierre facile à creuser, même avec des outils rudimentaires, et l'homme des cavernes a dû se ménager ici des abris souterrains solides et secs. Cette particularité suffit à expliquer la permanence d'une agglomération humaine au milieu de la grande forêt qui exista ici, jusqu'au moyen âge.»

## Le retable de Fisenne

Le village chrétien de Fisenne est d'une ancienneté prouvée et bien connue des archéologues. Un retable remarquable, qui appartenait autrefois à son église, enrichit aujourd'hui le musée d'Arlon. Ce retable en chêne sculpté, polychromé et doré, représente la vie de Jésus. Cette œuvre d'une valeur inestimable est de l'École d'Anvers et remonte à 1450. Il est probable que l'auteur est un artiste wallon. «Mais nos savants officiels, plus attachés à enrichir le patrimoine artistique flamand qu'à rechercher les chefs-d'œuvre épars du patrimoine wallon, l'ont volontiers choisi comme travail anversois.

» Ce retable, qui avait été vendu 500 F puis racheté par la ville d'Arlon, faillit être vendu 30.000 F à un collectionneur américain ; fort heureusement, le voici dans un musée à l'abri de nouvelles opérations vénales.» (Ardenne).

Il fait actuellement partie des collections du musée d'Archéologie d'Arlon. Il se trouve dans une salle qui, en 1935, a été aménagée pour l'abriter.

Flamboyant de tous ses ors, il garde encore grande allure en dépit de quelques déprédations heureusement limitées, et a du moins gardé intactes ses figures principales, sa polychromie et sa dorure primitive.

Le réalisme de ce chef-d'œuvre éclate dans toutes les figures. Il a utilisé avec modération un sens très vif de la composition dramatique ; il a le goût de l'ornementation et compose habilement avec les conventions. La piété et l'émotion ne sont pas absentes de son œuvre ; on ne pourrait en dire autant de maints chefs-d'œuvre de la même époque.

C'est encore la vie du Christ qui fait le sujet du retable : les épisodes divers en sont répartis en trois grands compartiments rectangulaires juxtaposés, celui du centre ayant près du double de la hauteur des autres ; chacun de ces compartiments est à deux étages, dont celui du dessous, qui n'occupe, dans les parties latérales, que le quart ; au centre, le cinquième environ de la hauteur totale... est divisé à son tour par une cloison verticale en deux petites cases carrées. Dans celles-ci se déroulent les scènes qui précéderent et suivirent immédiatement la naissance du Sauveur.

M. Henri Rousseau, secrétaire de la rédaction du Bulletin des Commissions Royales d'Art et d'Archéologie, fait de ce retable une description détaillée et intéressante :

«La première niche de ce chef-d'œuvre incomparable est complètement vide : ce n'est pas douteux qu'elle ait contenu «L'Annonciation».

Immédiatement après se voit la «Visitation». La Vierge et Élisabeth se tiennent la main ; les deux femmes sont minces, assez élancées, vêtues de longues robes drapées et traînantes ; Marie a la tête nue, Élisabeth est couverte d'un linge en capuchon, retombant sur les épaules.

Sous la grande scène centrale sont : «L'Adoration des Mages, des Bergers». Nous émettons un doute sur ce point, parce que les trois personnages qui subsistent de ce groupe ne nous permettent pas d'être affirmatif quant au sujet de cette composition.

Dans la première, la Vierge, assise, regarde la tête inclinée vers l'épaule, l'Enfant divin qu'elle tient sur ses genoux. Celui-ci, d'un mouvement plein de grâce enfantine, enlève le couvercle d'un vase de parfum que lui présente un mage agenouillé. Un second mage, la tête découverte, est debout au fond et porte un autre vase, tandis que le roi nègre, coiffé d'un chapeau bizarre, se tient dans l'ange gauche, prêt à faire son offrande. Derrière la Vierge se voit de profil une figure énorme en comparaison des autres.

De ce que nous supposons être «L'Adoration des Bergers», il ne reste que Marie et Joseph, tous deux agenouillés et en prières, et entre lesquels devait être couché l'Enfant ; puis, au fond



*Le retable de Fisenne.*



à gauche, un très grand personnage joignant les mains.

Dans la « Circoncision » qui vient ensuite, l'Enfant est étendu sur une table polygonale, couverte d'un long tapis bordé de franges. Une femme lui tient les deux bras. Cette femme porte une robe dont les manches, très évasées, passent en dessous de celles, courtes et étroites, d'une tunique qui la recouvre presque entièrement : ce dernier vêtement est fendu sur les côtés du bas à la hanche et orné d'une bordure de franges. La coiffe est très grosse, formée d'une pièce de linge enroulée plusieurs fois sur elle-même et retombant sur le bras.

Le grand-prêtre qui pratique l'opération porte également une tunique à bords frangés, ouverte sur les côtés jusqu'à la ceinture ; mais tandis que celle de la femme est coupée en rectangle, les deux pans de celle-ci sont arrondis devant et derrière. Sa coiffure est une sorte de mitre ; une pèlerine lui couvre les épaules ; les manches sont étoffées et retroussées sur les poignets pour dégager les mains.

Deux femmes se tiennent au fond et contemplent l'opération avec une curiosité nuancée de pitié !

La dernière niche de l'étage inférieur ne contient plus une seule figure : il serait difficile de deviner le sujet qui y était représenté.

E. Tandel poursuit les renseignements : Les grands compartiments auxquels ces six petites cases servent de soubassements présentent une disposition que nous n'avons pas encore rencontrée dans les retables analogues à celui-ci : bien que le contour extérieur en soit rectangulaire, ils forment à l'intérieur une arcade ogivale dont les courbes sont décorées de petits groupes accessoires, placés sur des consoles en encorbellement et surmontés de dais incliné suivant la courbure de la voute.

L'étage inférieur nous a montré la naissance du Sauveur ; nous allons assister maintenant aux principales péripéties de sa mort.

C'est d'abord, à gauche, « le portement de la Croix ». Jésus s'incline sous le fardeau ; sa jambe plie sous lui, il est prêt à s'affaïsser ; un bourreau le soutient en le poussant brutalement du genou, tandis qu'il lève avec violence, pour le frapper, un bras nu, énergiquement musclé. En face, un guerrier lève aussi le poing, excitant ses compagnons et insultant le Christ. Son accoutrement est fantaisiste. Sa figure, contournée dans un ricanement féroce, est envahie par une barbe sur laquelle tombe une grosse moustache. Des sourcils au bas de la nuque, la tête est emboîtée dans un casque d'une forme indescriptible. Ses manches sont trop larges ; de longues manchettes de cuir enserrant les poignets ; sa tunique aux bords arrondis, ornés de franges en touffes, couvre une courte robe de cuir qui s'arrête aux genoux ; des jambières de métal enferment les membres inférieurs jusqu'aux chevilles. L'ensemble est sauvage et fantastique comme un guerrier de Borremans.

La Vierge, suivie de saint Jean, marche sur les pas de son fils. Deux autres personnages sont au fond ; un dernier fait défaut dans l'angle gauche de l'avant-plan.

Nous arrivons au « Calvaire ». Trois hautes croix se dressent, sur lesquelles sont attachés le Christ et les deux larrons ; ces derniers ont les yeux bandés. Les trois suppliciés n'ont d'autre vêtement qu'un linge autour des reins. Un ange est agenouillé à gauche, près du Christ ; il y en avait sans doute un autre du côté opposé.

Au pied de la Croix sont des groupes de Juifs et de soldats : l'un d'eux à gauche, sans être en faction, appuyé des deux mains sur la hampe de sa lance.

Plus près de nous sont deux cavaliers, dont les longues robes couvrent presque tout le dos de leurs montures. Celui de droite, tout petit homme aux gros pieds, aux grandes mains, coiffé d'un énorme bonnet aplati, désigne le Christ à son camarade ; celui-ci lève la tête en abritant ses yeux de sa main gauche, portée à hauteur de la visière du casque.

Deux groupes sont placés au premier plan. À gauche, c'est la Vierge évanouie, soutenue par saint Jean. Son bras droit pend, inerte et raide ; l'autre repose dans la main droite de Madeleine, qui de la gauche s'essuie les yeux avec un pan de la draperie qui l'habille ; sa coiffe est grosse et ronde, fermée de linges repliés en tous sens.

Ce petit groupe, par sa grâce touchante et pleine d'émotion, fait contraste avec la rude énergie des deux guerriers qui sont du côté opposé. L'un de ceux-ci, grand gaillard dont les longues jambes maigres s'enfoncent dans des bottes en entonnoir, est vêtu d'une tunique qui ne dépasse guère les reins et dont ses manches sont pareilles à celles du soldat à grand casque que nous avons vu dans le « Portement de la Croix ». Son casque est moins compliqué, mais aussi original : la forme en est ronde comme une boule, les bords s'allongent devant et derrière en angles aigus enroulés sur eux-mêmes, vers le dehors ; au-dessus du front, vers l'intérieur de la nuque. Deux lanières entrecroisées à un gros anneau retiennent un sabre dont la poignée figurant une tête d'animal fantastique, émerge d'un large fourreau recourbé.

Cet individu pose une main sur l'épaule de son compagnon et lui fait de l'autre un geste significatif. Son interlocuteur tourne la tête vers lui et se penche en arrière, s'esclaffant d'un rire féroce. Le geste de sa main gauche ne saurait être traduit, que le lecteur nous pardonne, que par l'expression : « Ah ! elle est bien bonne ! »

L'animation triviale de ces deux êtres est mise en relief par le sentiment du groupe précédent.

Quatre figures seulement restent de la dernière composition « Le Christ descendu de la Croix ». C'est, au milieu, la Vierge, assise, tenant le corps raidi de son Fils étendu en biais sur ses genoux. À gauche est St Jean, figure vraiment typique, les mains en croix sur la poitrine. À droite, un vieillard imberbe, coiffé d'un ample chapeau des bords duquel descend une pièce d'étoffe couvrant les épaules et pendant presque jusqu'à la ceinture. C'est sans doute Nicodème, et l'on devait voir au premier plan, la Madeleine et Joseph d'Arimathie.

Le petit groupe accolé le long de l'archivolte, à gauche du premier compartiment, représentait : « Le Christ à la Colonne ». Il ne reste que cette dernière et, de chaque côté, un bourreau levant une verge. Cependant de ce groupe ont disparu, de même que les deux qui devaient orner l'ogive du troisième compartiment, trois sur six des compositions qui étaient échelonnées le long du cadre de la scène centrale.

Celui-ci, dont la forme est non une ogive, mais un plein cintre, a perdu en outre, le cintre de son couronnement ainsi que les élégantes arabesques ajourées qui, sans doute, comme dans les deux compartiments latéraux où elles subsistent encore, devaient remplir les écoinçons, entre les extrados des voûtes et les angles supérieurs du cadre.

Quelques draperies portent des lettres auxquelles on n'est pas parvenu jusqu'à présent à donner un sens permettant d'élucider cette intéressante question : Quel est l'auteur de cette belle œuvre d'art ?

Ainsi avons-nous expliqué avec de nombreux détails la belle œuvre d'art, le retable de Fisenne.

Nous avons dit qu'elle appartenait à l'école d'Anvers, comme l'attestent d'ailleurs les mains marquées en différents endroits et sur un côté, la forteresse flanquée des deux mains coupées.

Elle n'est pas sans analogie avec le retable de la chapelle du château des comtes Vander Straeten-Ponthoz ; on remarque même dans les deux sculptures, mais dans la partie ornementale seulement, des détails presque identiques ; mais les types des personnages diffèrent radicalement et l'examen des costumes prouve que le retable d'Arlon est antérieur à l'autre d'un bon quart de siècle.

Certaines figures, tels le guerrier au sabre, dans la scène du « Calvaire » et les trois crucifiés, sont longues, efflanquées ; certaines autres, au contraire, trapues, avec des torses petits, des bras longs, des poings et des pieds exagérés, rappellent plutôt, avec moins de naïveté, le retable d'Ollomont.

Les groupements sont heureux. L'originalité de plusieurs accoutrements, le sentiment plein de mélancolique poésie de certaines figures, la sauvage énergie des autres font penser aux inventions de Borremans dont le présent retable n'a point cependant la prodigieuse habileté.

Les volets peints, que nous n'avons pas à décrire dans ce travail, consacré exclusivement à la sculpture, ajoute Henri Rousseau, ressemblent aussi à ceux du retable de Ponthoz : plusieurs des scènes qui les décorent sont les mêmes et représentées de la même façon. Mais on ne peut tirer de ce fait aucun argument quant à l'époque de la sculpture à laquelle ils peuvent être postérieurs.

L'intelligente direction du Musée archéologique d'Arlon a respecté cette belle œuvre dont notre province de Luxembourg est fière ainsi que le modeste hameau de Fisenne, œuvre merveilleusement harmonisée par le temps et qui donne un aspect si vénérable aux productions de nos pères.

\*\*\*

**Étymologie.** « Fis » pour nîsg en celtique veut dire eau, cours d'eau, et « enne », diminutif de « en, an, han », signifie habitation, maison près de l'eau (d'après M. Prat).

D'autres auteurs font dériver Fisenne du teuton « Visen ».

L'an 57 avant Jésus-Christ, le hameau faisait partie du pays des « Condruzi », l'un des quatre peuples clients des Tréviriens (Ch. Piot, *Patris Belgica*, 2 v., p. 31).

L'orthographe a beaucoup varié. En 1099, on écrit Fisines, en 1135 Frezena, en 1324 Fizenne, en 1341 Frézine, en 1519 Fessine, 1527 Fysinne, 1534 Fhizenne, 1536 Fissayne, 1550 Fhizenne, 1654 Fizenne, 1640 Fisen, 1710 Fizenne, aujourd'hui Fisenne.

En quittant le « Pont d'Érezée », par une montée des plus caractéristiques, on aborde Fisenne, situé dans un paysage merveilleux. On vient de quitter l'Aisne, souvent citée, rivière gazouillante et rapide sur ses cailloux noirs, tantôt dormante au-dessus d'insondables gouffres, bordée de touffes d'arbres, là où elle cherche à emputer sur le bien d'autrui.

Aisne viendrait de « Isma » qui en celtique veut dire torrent ou courant d'eau.

Fisenne est là, échelonnant son château et son corps de ferme, son église du XVII<sup>e</sup> siècle, ses bâtisses aux flancs du « Mont » qui portent le cachet des trois derniers siècles, tels des spectateurs curieux de voir ce qui se passe dans la plaine.

Après Fisenne, la route suit les dernières ondulations de la Haute Famenne, mène sur Marenne et de là sur Marche, capitale de cette région mi-condruzienne, mi-ardennaise.

Le château féodal attire immédiatement l'attention, beau de simplicité et de grave élégance. On ignore l'époque de sa construction. Au moyen âge, il était composé de deux grosses tours, l'une ronde, l'autre carrée. Cette dernière, écrit A. Tandel, pouvait atteindre une hauteur de trente à trente-cinq mètres, et la ronde, moins élevée que la première, réunies entre elles par un corps de logis spacieux. De curieuses échauguettes ornent les coins de ces bâtiments.

Au XV<sup>e</sup> siècle, une nouvelle construction est venue masquer la façade et le côté droit de la tour carrée en la réunissant à l'autre.

D'après une copie communiquée par un membre de la famille de Fisenne à l'auteur des « Communes Luxembourgeoises » et extraite de la chronique de l'abbaye de Stavelot et de Malmedy sous le titre : « Stabulaus sive sacrarium monasterii imperialis Stabulensis et Malmendensis », le 44<sup>e</sup> et le



*La ferme-château de Fisenne (vers 1918).*

45<sup>e</sup> Abbés nommés Wibald et Erlebald, deux frères, appartenaient à une noble famille d'Ardenne, dite Fizen, berceau de l'historien Fisen et du peintre du même nom.

Le premier, écrit encore Tandel, aurait été nommé Abbé en l'an 1130 à l'âge de 33 ans. Les empereurs d'Allemagne, Lothaire II, de la maison de Franconie, et Conrad III lui avaient donné l'abbaye du Mont Cassin (Conrad de la maison de Hohenstauffen).

En outre, les souverains confièrent à cet abbé les affaires les plus importantes et les plus épineuses et l'envoyèrent plusieurs fois comme ambassadeur à Rome et à Constantinople.

Pour en revenir au seigneur de Fisenne, l'abbé Wibald, ajoutons que l'empereur grec Manuel l'avait en grande estime. Lothaire lui avait donné, outre le Mont Cassin, l'abbaye de Corbie en Saxe. Il mourut en 1158 à l'âge de 61 ans, et son frère, qui lui succéda, abdiqua dans une extrême vieillesse en 1192. La liste généalogique depuis le XV<sup>e</sup> siècle nous apprend que cette famille a été alliée à d'importantes familles nobles



belges et allemandes, qu'elle a compté dans son sein plusieurs chanoines des églises de Liège et d'Aix-la-Chapelle, plusieurs mayeurs de Liège, une religieuse et un Jésuite. (Barthélemy Fisen, déjà cité, auteur d'un ouvrage intitulé «Historia ecclesiae Leodiensis».)

Le périodique «Ardenne et Famenne», n° 3, 1960, cite : Anseau de Fisenne (XIV<sup>e</sup> siècle) – Gilles de Fisenne (XV<sup>e</sup> siècle) – Guy de Fisenne (XVI<sup>e</sup> siècle) – Jean de Fisenne mort le 15 avril 1607 – Guy de Fisenne, mort le 21 décembre 1626.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le dernier rejeton mâle de la branche aînée, qui était en possession de la seigneurie de Fisenne, périt jeune encore dans la guerre de Bohême, et sa sœur Anne, dame de Fisenne, épousa Nicolas de Neuforge, écuyer, seigneur de Warge, la Monstrie et Crossée, et châtelain d'Aigremont. Vers la fin du même siècle, la seigneurie passa à la branche cadette qui la conservait encore au commencement de ce siècle.

D'autres personnalités encore : Antoine Georges de Fisenne, décédé le 1<sup>er</sup> octobre 1719 – Paul Louis Joseph de Fisenne, décédé le 22 décembre 1727 – Louis Mathias de Fisenne, décédé le 27 juin 1784.

On rencontre l'orthographe «Fieziennes».

Georges Ernest de Fisenne était bénéficiaire de la Sainte Trinité et de l'Assomption au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le 18 mars 1904 eurent lieu les funérailles de Constantin Fisenne, conseiller provincial d'Érezée et bourgmestre de la commune de Soy. Il naquit à Blier (Amonines) le 27 janvier 1835.

Dès 1878, il fut nommé membre de la première commission administrative des Hospices d'Amonines à leur fondation. Il entra eu Conseil communal de Soy le 25 octobre 1881, succédant à quelques années d'intervalle à son frère regretté. Il fut nommé bourgmestre en 1885, et l'est resté jusqu'à son décès.

Sur sa tombe, des discours furent prononcés par MM. Poncelet, secrétaire communal ; Wilmart, conseiller provincial ; Pierard A., instituteur communal ; Hanin, président de l'Association catholique de Marche. Tour à tour, ils furent les interprètes des sentiments de gratitude de l'administration et de la population tout entière, pour celui qui fut un véritable modèle de citoyen et de chrétien.

Eugène de Fisenne vivait encore il y a quelque 15 ans. Madame Marquet de Fisenne est décédée en 1930.

Cette illustre famille existe encore en ses descendants.

Le château et la ferme appartirent au baron Godin d'Aroule (Namur). Aujourd'hui, M. le Baron de Viron en est le propriétaire.

Les armes de cette seigneurie sont : «D'argent au lion rampant de sable couronné, armé et lampassé d'or, chargé d'un écusson dirigé vers la tête d'argent à l'aigle éployé à une tête tournée à dextre de gueules».

\*\*\*

Fisenne comptait 45 maisons en 1892 avec 267 habitants, le relevé de 1957 enregistre 205 habitants. Joli village vraiment, aux habitations coquettes. Centre d'agriculture principalement.

Écoles construites en 1872, le presbytère en 1849. L'église dont nous reparlerons date de 1713, patron : saint Remy, célébré le 1<sup>er</sup> octobre.

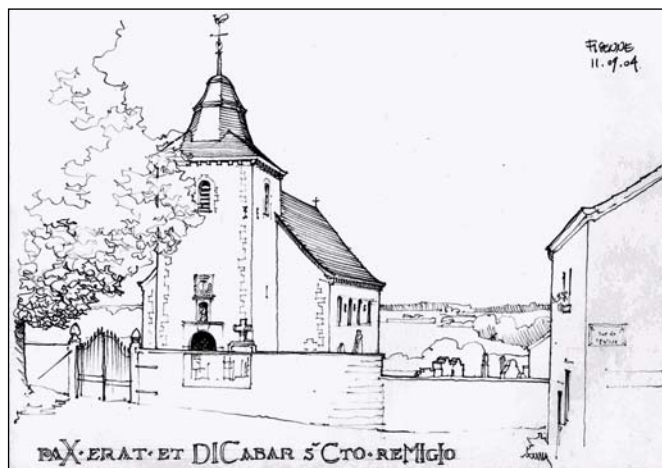
Les points culminants : Mont Feri Chêne, altitude 378 m ; Mont d'Érezée, 330 m ; Mont de Vallagne, 361 m ; Vallée de l'Aisne, 210 m ; Mont de Fanzel, 340 m.

### La chapelle de Fisenne

Elle est très ancienne, on le sait. Relativement petite, elle est desservie par un chapelain dépendant de la cure de Soy.

Il est cité le nom de l'abbé Petit (1952) qui fut successivement chapelain à Fisenne et à Odeigne.

L'édifice a été bâti en 1713, comme l'indique le chrono-



gramme suivant inscrit au frontispice de la porte d'entrée : «PAX ERAT ET DICABAR S'CTO REMIGIO» (1713).

Cette chapelle a remplacé une autre construction plus ancienne qui était placée dans une direction contraire. Suivant un usage généralement admis, elle avait le chœur tourné vers l'Orient.

La tradition rapporte que la châtelaine ne pouvant se rendre à l'église à cause de son grand âge, demanda et obtint la permission de démolir l'église et de la reconstruire de manière à ce que le portail se trouvât en face de l'entrée du château afin que de cette façon elle pût assister aux Saints Offices de la porte de sa demeure.

En creusant des fosses dans le cimetière qui entoure la chapelle, on a du reste retrouvé les fondements de l'ancienne et la dernière construction renferme plusieurs pierres tombales portant une date postérieure à 1713. Celles qui se trouvent actuellement dans l'église de Fisenne sont au nombre de neuf, dont la plus ancienne date de l'année 1607 et porte l'inscription suivante : «Ci gist Noble S<sup>r</sup> Jan de Fisenne S<sup>r</sup> Lieu escur (écuyer) S<sup>r</sup> de ... li ... et Tamine le quel décéda le 15 d'Avril 1607 et Madame Anne Dochain son espeuse laquelle trépassa le 10 d'octobre 1625.»

\*\*\*

### Soy pendant la guerre

Matériellement, le village de Soy n'eut pas à souffrir de la dernière guerre. Les troupes ennemies traversèrent le village seulement. On ne constate aucune dévastation : réquisitions, perquisitions ne manquèrent pas. L'offensive von Rundstedt fut stoppée à proximité de la commune.

Signalons un fait : Dans la nuit du 13 au 14 mai 1943, un parachutiste descendait dans la campagne de Soy. Il fut trouvé le 14 mai au matin à l'état de cadavre. Son corps était enfoncé

dans le sol jusqu'aux cuisses. Aucune trace apparente de blessure, mais le malheureux, dans sa chute rapide, eut les membres broyés.

Aux petites heures du jour, des habitants de Soy le trouvèrent dans le voisinage du cimetière. Interloqués au premier abord, ces habitants hésitèrent quant aux dispositions à prendre. Le secrétaire communal Galand ne crut mieux faire, et pour se mettre à couvert, que de prévenir l'autorité allemande. Celle-ci arriva très rapidement. On fouilla la victime qui était en possession d'une somme importante et de papiers non moins dignes d'intérêt.

Le malheureux parachutiste était un Belge, le lieutenant Geerinckx en mission particulière.

Les formalités accomplies, les habitants de Soy réservèrent au héros une inhumation digne. La tombe fut vite recouverte de fleurs abondantes. Quand vint la Libération de la Belgique en septembre 1944, la famille du défunt réclama la dépouille mortelle et les funérailles solennelles furent célébrées le 14 octobre 1944.

Le lieutenant Jacques Marie Jos. Ignace Geerinckx, agent volontaire au Service de Renseignements des Armées Alliées, décoré de la Croix de Guerre et de la Croix des Évadés, était né à Alost le 29 juillet 1913.

Soy eut son maquis, composé d'une pléiade de jeunes gens décidés à s'opposer par tous les moyens à l'occupant : une cinquantaine de héros obscurs qui ont bien mérité de la Patrie. D'aucuns subirent l'emprisonnement, la déportation et trois d'entre eux ne revinrent pas.

L'Ardenne eut ses martyrs. Le Clergé du diocèse de Namur notamment eut une conduite exemplaire, souvent héroïque. 275 prêtres et 56 séminaristes ont été mobilisés et ont participé soit comme aumôniers, soit comme brancardiers aux combats de mai 1940.

80 prêtres et 16 séminaristes sont passés par des camps de concentration ou de prisonniers en Allemagne. Certains en sont revenus, d'autres y sont restés volontairement pour assurer les secours religieux à leurs compagnons de captivité ; 87 prêtres, dont 9 doyens, ont été arrêtés par la Gestapo. Parmi ces héros, citons l'Abbé Paul Désirant, curé de Devantave (Marcourt) qui, arrêté en son presbytère, a été fusillé à la citadelle de Liège le 31 août 1943. Il a été inhumé suivant sa volonté, au cimetière de sa paroisse en septembre 1945.

D'autres prêtres échappèrent à la police boche en gagnant le maquis ; d'autres, moins heureux, tombèrent entre ses mains. Ce fut le cas de l'Abbé Braham, vicaire de Fisenne, prêtre patriote



L'Abbé Joseph Braham.

au cœur vaillant.

Dès le début de la guerre, le vicaire se mit au service des réfractaires. Il consacra à cette noble besogne toute l'ardeur qu'il mettait autrefois au service de la jeunesse agricole dont il était l'aumônier dans le Nord du Luxembourg. Il fut même obligé en avril 1943 de s'éclipser pour échapper aux poursuites dont il était l'objet. Mais fin octobre, il fut appréhendé dans le service de renseignements « Le Lion Belge ».

Après un séjour à la prison Saint-Léonard à Liège, il fut envoyé dans les bagnes allemands. On devine les tortures qu'il y a subies. C'est là qu'en février 1945, il est mort d'épuisement à l'âge de 36 ans.

Afin d'honorer la mémoire de ce héros, un comité s'est formé dans le petit village de Fisenne dans le but d'élever à la mémoire de ce prêtre martyr, un monument digne de tout son dévouement.

Le mémorial porte l'inscription suivante : « À l'Abbé Joseph Braham, mort pour la Patrie. Vicaire de Fisenne et Aumônier de la J.A.C., Chef de section du Lion Belge, S.R.A. ».

Souvenons-nous de nos glorieux morts, nos résistants, nos soldats ; souvenons-nous du sacrifice des survivants, artisans de la victoire et de la liberté reconquise.

